

F 193

défense de Occident

Maurice BARDECHE :

Indépendance ou « finlandisation » de l'Europe

●

Luc TIRENNE :

Drogue, littérature et politique

●

F.-H. LEM :

Propos sur la télévision

●

M. RENDULIC :

Milan Sufflay, idéologue croate et philosophe européen

●

Per ENGDAHL :

Hierarchie et égalité :

Revue d'histoire du fascisme

Premier numéro : Mai 1972

Directeur : François DUPRAT

Les visages inconnus du fascisme, l'histoire vraie des mouvements fascistes, le recrutement populaire ouvrier et populaire des mouvements fascistes dans le monde.

Des études objectives d'universitaires et de spécialistes sur les aspects volontairement méconnus du fascisme.

Au Sommaire du numéro 1 :

- Le fascisme hindou de Chandra Bose à la R.S.S.S.
- Les premiers SS italiens : la division M.
- Origine sociale et politique des fascistes de Mantoue au moment de la marche sur Rome.
- Le mouvement fasciste au Schleswig-Holstein : la nuit sanglante de Wöhrden.
- Analyse sociologique de la Garde de Fer.
- La politique économique du fascisme de 1922 à 1940.

Un numéro de 128 pages in-8°, prix : 10,50 F

PARUTION TRIMESTRIELLE

Abonnement à 4 numéros annuels : 35 F

Etranger : 40 F

Abonnement couplé avec **Défense de l'Occident** :

Un an : 70 F

Etranger : 75 F

à adresser à **Défense de l'Occident**,

13, rue des Montibœufs, Paris (20^e) - C.C.P. Paris 65.35.65

Défense de l'Occident

Nouvelle série — 20^e année

Juin-Juillet 1972 — N° 105

S O M M A I R E

- Maurice BARDECHE : *Indépendance ou « finlandisation » de l'Europe* 3
- Luc TIRENNE : *Drogue, littérature et politique* .. 8
- Frédéric-Henri LEM : *Propos sur la télévision* 24
- M. RENDULIC : *Milan Sufflay, idéologue croate et philosophe européen* 49
- Per ENGDAHL : *Hiérarchie et égalité* 58

CHRONIQUES :

- LA CHRONIQUE DU MOIS par François DUPRAT .. 65
- LA CHRONIQUE DES LIVRES par Luc TIRENNE,
Jean-Paul ROUDEAU 72
-

13, rue des Montibœufs - PARIS (20^e) - CCP 65.35.65 Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de
à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du
N°

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

.....

Signature :

Prix numéro ordinaire : 4 F
Abonnements. 1 an : 40 F
Etranger : 1 an : 42 F
Propagande 100 F

*Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal
adressé à « Défense de l'Occident », 13, rue des Montibœufs*

Paris-20^e — C.C.P. 65-35-65 Paris.

Indépendance ou « finlandisation » de l'Europe

Il faut avouer que les dialogues des hommes d'Etat ont quelque chose d'enfantin. A force de ne pas vouloir reconnaître la vérité, ils se battent entre eux sur un théâtre d'ombres avec des sabres de bois. Le porte-parole du gouvernement français fait la déclaration suivante le 21 juin, à la sortie du Conseil des Ministres : « Le président de la République a dit à plusieurs reprises que l'Europe devait être européenne et que dès lors l'évolution de ses rapports avec les Etats-Unis devait se faire dans le sens de l'indépendance ». C'est une phrase qui nous paraît fort raisonnable puisqu'on en trouve l'équivalent une cinquantaine de fois dans *Défense de l'Occident* depuis vingt ans. Le même jour, le ministre néerlandais lui *répond* en disant : « L'Europe, privée de la solidarité atlantique et de la protection militaire américaine n'est ni crédible ni en sécurité en face d'une Union Soviétique qui, par la nature même de son idéologie, ne saurait abdiquer ses ambitions hégémoniques ». Cette mise en garde ne nous est pas moins familière que le principe précédent, nous l'avons maintes fois exprimée également. Mais où est la *réponse* ? Où est la *contradiction* ? Il est clair que si le but *lointain* de l'Europe ne peut être que l'autonomie, la liberté et l'indépendance, sa

situation *actuelle* ne lui permet pas de se passer de la protection militaire américaine qui implique la solidarité atlantique.

Seulement pour pouvoir dire qu'il n'y a pas contradiction entre ces deux propositions, il est indispensable de mettre en accusation les hommes d'Etat qui ont eu le destin de nos pays entre leurs mains depuis vingt ans, les uns parce qu'ils se sont endormis, bercés par le rêve d'une éternelle protection américaine qui les dispenserait de tout effort, les autres parce qu'ils se sont dressés sur leur ergots en proclamant fièrement l'indépendance et la mauvaise humeur de l'Europe que l'Europe ne peut pas se permettre.

Si nos pays n'avaient pas été gouvernés depuis vingt-cinq ans par des imbéciles, et le nôtre tout particulièrement pendant dix ans par un guignol grandiloquent et vaniteux, nous aurions pu, pendant ce temps faire de l'ensemble des pays d'Europe une citadelle militaire et politique qui permettrait à nos hommes d'Etat de parler au présent, ou tout au moins au futur proche qui existe dans certaines langues, de l'indépendance et de la neutralité de l'Europe. Mais nous nos hommes d'Etat n'ont su nous protéger ni militairement ni politiquement contre une entreprise soviétique : et, dans ces conditions, les sages perspectives du président Pompidou risquent de ne pas être chose qu'une pieuse espérance.

Ce dialogue académique amuse le tapis. Le président de la République n'est assurément pas plus prêt à crier « Rigdway, go home » que le ministre de la bonne reine Juliana. Mais ces envolées de manches dans le prétoire sont d'autant plus attristantes que ni le président Georges Pompidou ni le vertueux ministre de sa Majesté hollandaise ne sont maîtres de décider du futur, même proche, des pays d'Europe, qui sera, en fait, décidé par des noirs de Californie et des paysans de l'Alabama qui ne connaissent de l'Europe, dans le meilleur des cas, que le nom des Folies-Bergères.

Car ces discussions byzantines ont le malheur de s'élever au moment où les élections américaines nous rappel-

lent à la fois la fragilité de notre avenir et la précarité de la protection américaine. Le président Nixon n'est pas un homme très intelligent, il a, toutefois, fini par acquérir, au bout de quatre ans, le bon sens qu'un paysan beauceron ou auvergnat aurait montré dès le premier jour. Mais le digne *challenger* Mac Govern est l'image même du fou prophétisant dont la politique américaine accouche périodiquement et a déjà produit pour notre malheur Wilson et Roosevelt.

Malgré la prudence toute récente de ses dernières déclarations, le gauchiste Mac Govern, entouré d'un train-trust d'intellectuels décidés à sauver l'humanité avec la foi des confesseurs, a un programme redoutablement rayonnant. Il chevauche les nuées, il réveille de leur sommeil centenaire les brillantes idéologies qui avaient illuminé notre révolution de 1848, il rêve tout haut, mais, sur deux points, il ne rêve pas : il est bien décidé à abandonner le Vietnam du Sud aux communistes, au moment même où la victoire américaine devient claire et irréversible, et il est décidé aussi à ramener aux Etats-Unis toutes les troupes américaines stationnées en Europe.

Ainsi le choix sur lequel disputent nos hommes d'Etat comme des enfants qui ne s'entendent pas sur leur cadeau de Noël, risque d'être fait par d'autres qu'eux. Cette perspective donne raison, à longue échéance, à la position française : il importe que les pays d'Europe soient protégés contre une volte-face de la politique américaine, ou contre une paralysie de la politique américaine qui peut naître de toute crise intérieure grave. Mais ce coup de théâtre, s'il se produisait demain, a l'inconvénient de ne pas respecter le calendrier. Après le départ de l'armée américaine, que ferions-nous contre un putsch communiste appuyé par les chars soviétiques ? L'« indépendance » de M. Pompidou risque de voler en éclats dans cette affaire en même temps que la « protection militaire américaine » de son interlocuteur hollandais.

Mais déjà mijote sur le feu une autre marmite que d'attentifs cuisiniers surveillent depuis plusieurs années.

« L'Europe de l'Atlantique à l'Oural » de notre guignol verbeux, l'« Ostpolitik » du résistant Brandt qui renseignait si bien les Soviétiques pendant que les jeunes Allemands se faisaient tuer, la « coexistence pacifique » vendue par le Kremlin, achat couplé avec la « main tendue aux catholiques », tous ces slogans vaporeux et énigmatiques, sont soudain touchés par un rayon de lumière qui leur donne du relief et de la clarté. Car enfin, n'y-a-t-il pas un exemple, dont on parle fort peu, qui prouve qu'on peut être un « petit pays » voisin de la Russie Soviétique, sans être pour cela une « démocratie populaire », tout en conservant une liberté formelle » conforme au « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » *à la haute condition de ne jamais se trouver, sous aucun prétexte dans le camp des ennemis de la Russie Soviétique ?*

« En 1484, la Bourgogne était heureuse » dit-on dans *La Tour de Nesle*. La Finlande n'est pas malheureuse non plus, assurent nos bons apôtres. Il ne lui est refusé aucune liberté, sinon celle de choisir son destin. Elle est tolérée, elle est même « indépendante » comme dit Pompidou, *pourvu qu'elle soit impuissante*. Est-ce que ce n'est pas la solution à laquelle certains espèrent nous conduire tout doucement par la main ? Une situation qui convient si bien aux peuples fatigués, aux peuples trop chargés d'histoire, écrasés par ce double fardeau de l'histoire qu'ils portent et de celle qu'ils ont à faire ? Abdiquer, enfin abdiquer, quelle douceur, quelle paix... Abdiquer et se fier à la bonne parole d'un honnête grand frère ! Laisser aux autres l'arme atomique et les responsabilités et les soucis et les choix dramatiques, être une Suisse enfin, une grande Suisse bien grasse, bien sage, bien dodue ! Quel beau référendum on pourrait faire là-dessus et quelle large majorité on obtiendrait de la lâcheté ! Et si un matin, on se réveillait avec les cosaques dans les rues, qu'est-ce que cela pourrait faire, en somme, puisque cela ne terrifierait que les méchants qui seront restés, dans leur cœur, les ennemis d'une « démocratie avancée » et du beau régime soviétique ?

L'indépendance de l'Europe, répétons-le, est inséparable d'une conception de la politique et d'une conception

de la vie propres à l'Europe et sur laquelle personne n'ait droit de regard et de contrôle. Nous devons être en Europe comme dans une ville dont les murailles sont bonnes et dont les échevins sont choisis par nous. C'est cette définition de l'Europe, et non quelque forme organique ou des abandons de souveraineté, qui constitue ce qu'on appelle le *nationalisme européen*. Mais c'est justement ce que ne veulent pas ceux qui souhaitent que les pays d'Europe soient autant de jardins sans clôture où tous les Romanichels auraient le droit de camper.

Maurice BARDECHE.

Drogue, littérature et politique

La plupart des moyens d'information se conjuguent avec les voix dites « autorisées » pour donner à la drogue une importance exorbitante. Certes, le problème est réel. Mais l'agitation de la presse, du cinéma et de l'édition autour de la drogue et quelque peu suspecte, même si elle se veut animée des meilleures intentions. La campagne menée actuellement contre la drogue est dictée surtout par des impératifs « moraux » analogues à ceux des vertueuses propagandistes des ligues antialcooliques américaines. Sans parler naturellement de l'aspect mercantile d'une telle campagne, qui tend à créer artificiellement une psychose au sein de la population, qui devient ainsi une proie facile aux trafiquants idéologiques exploitant l'opinion : la drogue, en effet, n'enrichit pas que les trafiquants d'héroïne.

La drogue est pour nous un symptôme, un signe autour duquel se sont cristallisés les aspirations, les craintes et les mythes de notre civilisation dégénéréscente. Les arbres ne doivent pas nous cacher la forêt, et ce n'est pas d'un point de vue étroit, moralisateur et petit bourgeois que nous devons considérer ce phénomène, mais avec le regard lucide du clinicien qui porte un diagnostic sur la maladie dont se meurt la civilisation.

Les faits eux-mêmes sont connus de tous : la toxicomanie gagne le monde occidental, comme une épidémie

des temps modernes, au point qu'elle commence à prendre aux Etats-Unis une allure de catastrophe nationale ; les drogues, y compris les plus « dures », se diffusent dans tous les milieux sociaux, mais particulièrement au sein de la jeunesse. Autrefois réservée à des secteurs très marginaux de la société (déclassés, malades mentaux, écrivains en quête d'espaces nouveaux), la drogue s'est aujourd'hui démocratisée et touche presque autant les milieux ouvriers que les milieux intellectuels, surtout dans les zones urbaines.

Longtemps maladie honteuse sur laquelle les moyens d'information devraient observer un silence pudique, la drogue fait à présent les beaux jours d'une presse et d'un cinéma prompts à manipuler les faits pour masquer les véritables problèmes en tirant profit de la psychose de peur qu'ils ont su provoquer. La grande presse qui ne manque jamais l'occasion d'affirmer sur le plan des principes ses cornichons démocratiques ne juge pas contradictoire de proposer à ses lecteurs une sorte de « chasse au drogué » en leur offrant les dix, quinze ou vingt moyens de reconnaître un drogué. La juridiction actuelle fait assez bon marché des mêmes principes en condamnant ceux qui font usage de drogue, qui sont des victimes plus que des coupables et qui ne portent pas plus préjudice à des tiers que des alcooliques ou des fumeurs invétérés, tandis que la justice fait preuve d'une scandaleuse indulgence à l'égard des trafiquants. Préjugé par contre bien démocratique qui consiste à ne tenir aucun compte de la personnalité du drogué et de ce qu'on appelle « l'équation toxique », différente pour chaque individu : la drogue ne provoque pas les mêmes effets chez tous et les sociétés primitives ne l'ignorent pas, qui réservent l'usage des stupéfiants aux êtres élus par la divinité. La législation ne tient pas compte non plus du fait, bien connu des médecins, que la drogue n'est pas cause, mais symptôme d'un dérèglement névrotique : la drogue est une issue illusoire hors de la névrose. Encore faut-il se demander pourquoi la névrose, naguère individuelle, est devenue un phénomène collectif.

Les interprétations de ce phénomène ne laissent pas

d'être intéressantes et sont significatives de la réponse du système au problème qui nous occupe. Les milieux officiels à travers les organes d'information mettent l'accent sur la lutte contre les trafiquants et se décernent des brevets d'autosatisfaction en montant en épingle quelques prises retentissantes. Ils tendent ainsi à accréditer la thèse d'une sorte de complot et à faire prendre l'effet pour la cause. Dans cette perspective, les trafiquants seraient les principaux responsables de cette épidémie de drogue. On forme ainsi, plus ou moins explicitement, l'image d'un vaste complot aux dimensions internationales dont la Mafia, Mao Tsé-toung ou la C.I.A., selon les préférences, tireraient les ficelles. Cette thèse évite de se poser des questions trop gênantes sur la nature d'une société qui présente de pareilles symptômes, et de s'interroger sur le bien-fondé de cette société. On rapprochera avec profit cette explication de l'interprétation des événements de mai 68 donnée par les milieux officiels. C'est le même diagnostic faussé, la même étroitesse de vue qui expriment au fond la même volonté de conservatisme borné.

A l'opposé, si l'on peut dire, se trouve la thèse selon laquelle la drogue serait un phénomène naturel, inhérent à toute société. Toutes les civilisations, quel que soit leur degré de développement, connaîtraient la drogue, sous une forme ou sous une autre. Cette assertion est historiquement fautive. Mais on devine les présupposés implicites qui soutiennent semblable affirmation, et qui vont de la résignation au refus de l'intégration sociale. Toute société serait aliénante et ne laisserait à ses « victimes » que le recours à la drogue, seule porte ouverte sur la liberté et la subjectivité. Semblable vision de la société conçue comme une malédiction, comme un carcan pour l'homme, légitime l'usage de la drogue et fournit un alibi à ses victimes. On voit par là que la toxicomanie n'est pas sans rapport avec une nostalgie toute romantique envers l'état de nature et avec la seconde jeunesse que retrouve aujourd'hui le rousseauisme.

L'explication marxiste, moins sentimentale, offre plus de cohérence et de vraisemblance. La toxicomanie serait

une forme extrême, pathologique mais explicable, de la fuite hors d'une société parvenue à son point historique de rupture, dont le caractère oppressif et absurde serait devenu insoutenable. Comme souvent, l'interprétation marxiste est à la fois juste et insuffisante. Juste, parce que la drogue s'est développée en France au moment où naissait la société bourgeoise et capitaliste. Insuffisante, parce qu'au-delà de la société — configuration politique, économique et sociale — c'est la civilisation qui est malade, c'est-à-dire l'ensemble des valeurs spirituelles qui donnent forme à la société. Nous n'hésitons pas à encourir le reproche d'idéalisme en affirmant que l'extension de la drogue est plus un symptôme de la crise des valeurs, taxées par le marxisme de superstructure, que de la décomposition capitaliste et du crépuscularisme bourgeois.

La diversité des milieux sociaux atteints par la drogue, l'extension de la toxicomanie dans les pays « socialistes », mal connue faute d'informations, mais réelle, infirment la thèse marxiste. Là encore, il n'est pas sans intérêt de rapprocher les interprétations que les marxistes « orthodoxes » donnent du gauchisme et de la drogue, tous deux phénomènes suscités, tolérés, utilisés par le système capitaliste dont ils sont l'émanation plus ou moins directe. Les marxistes ne voient pas que ces deux phénomènes dépassent singulièrement le cadre des institutions — qu'elles soient politiques, économiques ou sociales — et touchent aux racines spirituelles de la civilisation présente. Dans cette optique, le marxisme, au même titre que le gauchisme, qui en est l'avatar, et que la drogue, est lui aussi un des éléments du paysage de l'Occident ravagé, bouleversé, ruiné par les secousses telluriques qui ébranlent le sous-sol spirituel de la civilisation.

Il n'est pas dans notre intention de déterminer des responsabilités ni même d'établir les causes de la toxicomanie. Le phénomène est surtout à considérer en tant que symptôme, en tant qu'élément du paysage de la civilisation contemporaine. C'est un fil qui permet de relier des domaines apparemment hétérogènes, de percevoir les

conditions qui ont permis l'extension de la toxicomanie à un moment donné du processus historique. Cette crise globale dont la drogue n'est qu'un aspect particulier est perceptible au niveau collectif, singulièrement dans les domaines de la littérature et de la politique, sismographes infailibles des phénomènes qui secouent les assises de la civilisation.

L'apparition de la drogue en France coïncide, sur le plan politique, avec la fin de la grande crise révolutionnaire, et, sur le plan littéraire, avec l'apparition du romantisme. La coïncidence n'est évidemment pas fortuite. Il n'est pas arbitraire non plus de rapprocher la « démocratisation » de la drogue, son emploi croissant en particulier dans les universités, du mouvement contestataire qui a remué la plupart des universités en 1968 aux Etats-Unis, en Allemagne et en France avec les conséquences que l'on sait, parallèlement à la diffusion de la « culture » beatnick, puis hippie. Il ne s'agit pas ici de parler en termes de causes et d'effets, mais d'essayer de discerner les contours d'une crise dont les racines sont beaucoup plus profondes que la toxicomanie elle-même.

La drogue n'est donc pas un phénomène nouveau. Mais la sévérité de la législation à son égard est relativement récente. On imagine mal aujourd'hui que Théophile Gautier ait pu décrire son expérience du hachish et de l'opium dans les journaux les moins « contestataires » de la très bourgeoise Monarchie de Juillet, tandis qu'on jouait sur les boulevards un vaudeville sur les effets comiques de l'opium. Il est vrai que la drogue, par sa rareté et son coût, constituait alors un luxe réservé à une minorité. Nombreux furent les écrivains qui sacrifièrent alors au haschish ou à l'opium, comme Musset, Balzac, Dumas, Gautier, Baudelaire ou Nerval. Il est significatif que ce soit Musset, encore inconnu, qui ait fait paraître la première traduction française, en 1828, des *Confessions d'un mangeur d'opium*, de Quincey. L'engouement n'est pas passé avec le romantisme (mais dans quelle mesure le romantisme lui-même est-il passé ?), et Maupassant, Verlaine, Rimbaud, entretenirent avec les

« paradis artificiels » des relations plus ou moins épisodiques. Cette tendance ne fit que se confirmer chez les écrivains symbolistes, tandis que de nouvelles drogues prenaient place dans l'expérience littéraire, comme la morphine, la cocaïne ou l'éther mis à la mode par le poète décadent Jean Lorrain. La drogue a continué à jouer ce rôle de muse malfaisante, perverse et fascinante. Apollinaire à Michaux, en passant par les surréalistes du *Grand Jeu* tels Roger Vailland, René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte.

En France, jusqu'à une date récente, la drogue n'a pas quitté les milieux marginaux de la littérature. Il en est tout autrement aux Etats-Unis avec les écrivains de la *beat generation*. Consécutive à l'apparition du L.S.D., l'expérience hallucinogène des Kerouac, Ginsberg, Burroughs, se substitue à l'alcool dans la vie littéraire américaine. Le mouvement hippie, moins intellectuel et tout aussi sujet à la toxicomanie, est l'héritier incontestable de la *beat generation* dont les porte-parole littéraires ont été décimés par leurs « voyages » au L.S.D.

Tous ces mouvements, toutes ces écoles littéraires, tous ces écrivains peuvent paraître dissemblables, malgré leur commune expérience de la drogue. Mais la drogue est plus qu'une mode contingente, plus qu'un engouement individuel. Elle est liée à une vision du monde, à une conception précise de la littérature qui ne sont pas sans conséquence sur le plan politique. La drogue satisfait de façon illusoire un manque, une angoisse, une aspiration qui peuvent trouver d'autres satisfactions, plus ou moins chimériques, aussi bien dans la littérature que dans le domaine politique. La création littéraire traduit sur le mode esthétique des sentiments, des espoirs et des craintes qui s'expriment autrement dans la vie et la pensée politiques.

Tous les mouvements littéraires qui sont liés de plus ou moins près à l'expérience de la drogue ont en commun une sensation diffuse de déracinement. Nostalgie du paradis perdu, quête lyrique de l'absolu, sentiment profond d'une déréliction, religiosité sans Dieu : le romantisme, c'est la misère de l'homme sans Dieu, du meur-

trier de Dieu, de l'homme révolutionnaire à la fois régicide et déicide.

Aussi le romantisme politique passera-t-il sans transition de la nostalgie d'un Moyen Age idéalisé à l'utopie du meilleur des mondes : c'est toujours le domaine du rêve opposé lyriquement à une réalité médiocre, sordide, que l'on fuit, mais que l'on ne cherche pas sérieusement à transformer. Tel est bien le caractère de l'utopie, construite contre et en dehors de la réalité, délire cohérent, fruit de l'imagination et de la rigueur : c'est l'ivresse de la raison abstraite, le mariage du sentiment et de la raison. C'est le conte de fée dans la politique, avec le caractère de régression et de substitution à la réalité du conte de fée.

Musset a traduit cette sensation de déracinement en des pages célèbres : « Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux ».

Ce sentiment de dérégulation se traduira naturellement en une fascination de la mort et du suicide. Tous les romantiques sont plus ou moins les orphelins spirituels de Werthee. Alphonse Rabbe, auteur de *l'Album d'un pessimiste* se suicida en 1829 par l'absorption d'une trop forte dose d'opium. Première rencontre tragique de la drogue et du pessimisme...

Il est évident, en effet, que la mise en garde contre les effets néfastes de la drogue est un moyen de prévention particulièrement inefficace contre la toxicomanie. Celle-ci est une forme de suicide, un « suicide lent », dit Baudelaire, mort parée de toutes les séductions, douce relation avec le néant, jeu avec la mort crainte et désirée. La fascination de la mort, mais d'une mort lâche, d'une mort masquée que l'on ne peut regarder en face, est un des aspects caractéristiques de la toxicomanie. Le suicide, la folie et la drogue composent le poème sinistre du romantisme.

L'usage de la drogue, fuite vers un ailleurs dont le chemin étroit longe les précipices de la mort, manifeste de la façon la plus nette le déracinement de l'homme

dans la civilisation occidentale depuis près de deux siècles. Un autre aspect de ce déracinement est l'exotisme romantique dont se nourrit la toxicomanie, l'exotisme, fleur empoisonnée aux parfums séducteurs qui nient à l'automne des civilisations. L'attrait que l'Orient a exercé sur le romantisme n'est pas étranger à l'engouement pour la drogue. Celle-ci est en effet l'attrait magique qui compose le paysage oriental du romantisme, c'est l'Orient rêvé à travers les fumées de l'opium.

La pipe d'opium, les préparatifs minutieux de drogues aux noms étranges, tout cela constitue les rites d'une initiation au monde fermé des drogués, société qui a ses lois, sa morale, son code, micro-société en dehors de la Société, contre la Société, et qui donne à ses élus un accès au paradis hors de la grisaille quotidienne. L'ordre des Hachischins ou Assassins est un mythe important du folklore romantique, il associe la représentation de la société secrète — que l'on songe à Balzac, ou aux innombrables sociétés secrètes de ce temps, républicaines et légitimistes — et celle de la drogue, mêlées à l'imagerie de l'exotisme oriental. Rimbaud n'était déjà plus un prophète lorsqu'il annonçait dans *Matinée d'ivresse* : « Voici le temps des Assassins ».

Certes, la drogue suscite un détachement, un état d'indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas le moi.

Mais on ne saurait négliger le caractère de confrérie du monde de la drogue, particulièrement évident aujourd'hui chez les hippies. Dans un monde où les structures s'écroulent faute de légitimité, où la différence l'emporte sur l'unité, le monde des drogués est une de ces innombrables micro-sociétés qui se partagent les restes de la « société en miettes », fille de l'idéologie démocratique. Quand l'Eglise traverse une crise spirituelle, les tendances et les sectes se multiplient ; quand une nation ne croit plus en son destin, les partis pullulent ; quand une société n'est plus régie par un principe supérieur, et s'abandonne à la multipolarité, les individus se regroupent selon les motivations et les affinités les plus diverses : la drogue est l'une d'entre elles. Plus qu'une habitude ou qu'un vice, la drogue définit une certaine attitude

devant la vie, la société, le monde. Il y a une philosophie de la drogue, ou plutôt une philosophie de l'ivresse, fondement d'une de ces micro-sociétés marginales qui se développent avec une rapidité effarante sur le cadavre en décomposition des sociétés occidentales, dominées par des forces centrifuges.

Le nomadisme à caractère exotique est bien connu chez les romantiques et leurs épigones, depuis Byron, « *Pèlerin de l'Eternité* » jusqu'à Rimbaud, « le *passant* considérable ». Les hippies ressentent aujourd'hui cette même attirance vers l'Orient, à la recherche de nouvelles valeurs. Et ce n'est pas un hasard si les chemins qui mènent vers ce « monde-femme », pour reprendre une expression de Michelet, vers Benarès ou Kathmandou, sont les chemins mêmes qu'emprunte la drogue pour parvenir en Occident. Le nomadisme intellectuel accompagne ce « nomadisme de l'asphalte ». Chez les hippies et leurs prédécesseurs immédiats, les beatnicks, l'usage systématique de la drogue est lié à un mysticisme de bazar fondé sur le bouddhisme zen ou le taoïsme, d'ailleurs plus ou moins bien compris. La drogue est censée donner les moyens d'une aventure spirituelle et ouvrir l'accès au divin. Là encore, l'évasion est le maître-mot : le « voyage », selon le vocabulaire significatif des initiés. Voyage non plus dans l'espace, mais au-delà des formes habituelles de la perception. Voyage instantané et immobile, hors du corps, hors de la réalité, hors du temps présent. « L'ivresse est la négation du temps », dit Baudelaire. Cette négation du temps, cette fuite hors de la réalité, ce refus de l'effort et de la maturation pour parvenir à la plénitude, ne sont pas sans rapport avec l'ivresse des révolutionnaires romantiques, le délire des socialistes utopiques et la divagation du gauchisme qui croit que « tout est possible ». L'écrivain politique Carl Schmitt, qui a analysé de façon fort pertinente les implications politiques du romantisme dans son ouvrage *Politische Romantik*, voit dans la « négation du réel présent au profit des ailleurs de l'espace et du temps » un des aspects fondamentaux du romantisme.

Le phénomène politique, aussi bien au niveau de la

pratique qu'au plan idéologique, traduit fidèlement les contradictions, les tares, les hantises et les mythes de la société moderne. Le nomadisme que nous avons évoqué a un profond retentissement dans le gauchisme dont les références à la Chine ou naguère à Cuba, plus sentimentales que raisonnées relèvent de la tradition exotique du romantisme.

Drogue et gauchisme sont les deux faces, nullement exclusives, du mal de la jeunesse contemporaine. Ils sont tous deux l'expression d'un déracinement, d'un éloignement à l'égard d'un monde qui a perdu le sens des valeurs spirituelles. Les griefs des romantiques contre le monde bourgeois du XIX^e siècle sont tout aussi justifiés que ceux des gauchistes contemporains, et le diagnostic que portait Balzac sur la France de Louis-Philippe rend un son étrangeté moderne : « Un pays exclusivement occupé d'intérêts matériels, sans patriotisme, sans conscience, dont le pouvoir est sans force, où l'élection n'élève que les médiocrités, où la force brutale est devenue nécessaire contre les violences populaires et où la discussion, étendue aux moindres choses, étouffe toute action du corps politique, où l'argent domine toutes les questions... »

Le socialisme utopique dont le mouvement de mai 68 s'est souvent réclamé a fourni une réponse semblable à une crise spirituelle identique. Mai 68 offre des ressemblances frappantes avec la révolution de 1848 dont elle est une grotesque caricature plus ou moins modifiée par la nostalgie de la Commune. 1848 est le règne de l'illusion, le temps du lyrisme. C'est un 1793 idéalisé. Le caractère extraordinairement irréel de cette révolution se traduit par l'ivresse des mots dont les révolutionnaires se gorgeaient dans les assemblées et les clubs. C'est le délire du verbe, l'hallucination des symboles. Les problèmes réels, les contradictions réelles, tout cela est résolu sur un plan fantasmagorique, au niveau des discours et des symboles.

Le psychodrame de mai 68 a un caractère encore plus pathologique et fantasmagorique, s'il se peut. A la Sorbonne où, effectivement, « l'imagination a pris le pou-

voir », les gauchistes jouent à la forteresse de Cronstadt, et les barricades du quartier latin sont la réplique dérisoire et incongrue des barricades de 1848 et 1871. Dans ce jeu d'ombre où ne se mouvaient que des symboles, les C.R.S. de mai 68 étaient vraiment des SS pour les gauchistes ; l'incendie d'une voiture suffisait pour faire disparaître dans les flammes la société de consommation tout entière. Certes, une révolution ne peut se passer de symboles. Mais l'action efficace doit accompagner l'action symbolique. En n'agissant que dans le domaine symbolique, la « révolution » de mai 68 révélait sa véritable nature : celle du rêve, de l'illusion, du mirage. Un des slogans les plus révélateurs de ceux qui furent écrits sur les murs en mai 68 est sans doute celui-ci : « Prenez vos désirs pour des réalités ». C'est l'exhortation à l'ivresse, à une sorte particulière d'ivresse qui fait écho à l'ivresse du haschisch décrite par Baudelaire dans les *Paradis artificiels* : « Les sophismes du haschisch sont nombreux et admirables, tendant généralement à l'optimisme, et l'un des principaux, le plus efficace, est celui qui transforme le désir en réalité ».

L'utopie se caractérise par le primat des mots sur l'action, de la rhétorique sur l'efficacité. La société rêvée et parfaite s'oppose idéalement à la société réelle et médiocre en un contrepoint magique. L'une est le reflet sentimental de l'autre, elles se soutiennent mutuellement. Le monde réel est effacé d'un trait tandis que le démiurge fait naître un monde nouveau sans sa plume. C'est encore Carl Schmitt qui écrit : « Le sujet (romantique) est devenu créateur d'un monde qui n'a d'autre existence que celle qui lui est conférée par l'expérience subjective » « Dieu est détrôné », continue Carl Schmitt, « par le sujet génial ».

Les problèmes sont transposés et résolus dans le domaine illusoire du verbe, les mots servent de substitut aux forces réelles qui sont ainsi masquées, occultées, manipulées dans le royaume enchanté de l'imaginaire. Là encore, c'est exactement le processus de l'ivresse telle que Baudelaire le décrit : « C'est une béatitude calme et immobile. Tous les problèmes philosophiques sont ré-

solus. Toutes les questions ardues contre lesquelles s'escriment les théologiens et qui font le désespoir de l'humanité raisonnable, sont limpides et claires. Toute contradiction est devenue unité. L'homme est *passé Dieu* ».

Evasion, chimère, bonheur illusoire : tels sont les caractères de la drogue et de l'utopie. L'idée du bonheur dont Saint Just affirma qu'elle était nouvelle en Europe est l'obsession fondamentale qui unit ces deux formes d'ivresse. Cet idéal du « dernier des hommes » est la conquête la plus médiocre du XVIII^e siècle. Le bonheur apparaît dans le domaine séculier lorsqu'il meurt sur le plan théologique. La politique prend en charge l'œuvre divine, et c'est l'Histoire, l'Humanité, ou le Prolétariat qui sont chargés par la nouvelle Providence d'instaurer le bonheur sur terre, la paradis séculier. Mais comme le bonheur, idéal fuyant, se fait décidément attendre, les impatients, les désabusés, les sceptiques contaminés par le virus moderne du bonheur, séduits par ce hochet insaisissable, pourront toujours avoir recours aux « paradis artificiels ». A l'idéal passif chimérique et pitoyable du « bonheur », nous devons opposer la joie qui couronne l'acte créateur, la joie, conquête de l'effort.

Tout à leur quête chimérique du bonheur, les utopistes connaissent les désenchantements et les durs lendemains de l'ivresse. Après s'être enivrés des grands mots d'humanité, de concorde et d'harmonie, les républicains ont fait tirer sur les ouvriers pendant les tragiques journées de juin. Louis-Napoléon s'est substitué à Lamartine, après le temps des poètes est venu le temps des légions. En 1968, les élections de juin ont marqué le réveil des gauchistes dont les illusions durent s'évanouir comme des rêves aux premières lueurs de l'aube. Encore faut-il ajouter que ces élections, si elles eurent le mérite de montrer les sentiments de l'opinion, ne résolurent rien des problèmes en suspens et il y aurait beaucoup à dire sur la mystification parlementaire, autre forme de l'illusion.

La plupart des socialistes utopiques ont mérité très largement les sarcasmes que Marx leur a prodigués, quoiqu'il participât lui aussi à la mythologie moderne du

bonheur, mais avec le sérieux que lui donnait l'apparat de la philosophie allemande. Les écrits de Fourier, réhabilités par André Breton sur le mode poétique, puis par certains gauchistes, constituent un bel exemple de délire politico-romantique. L'extraordinaire précision de sa description du meilleur des mondes tel qu'il le rêvait relève évidemment de l'onanisme intellectuel. Comment ne pas voir que ce vieux célibataire un peu maniaque projetait ses propres fantasmes sur une réalité devenue singulièrement instable et fuyante ? Les prophètes — les faux comme les vrais — apparaissent toujours aux périodes de désarroi où l'absence de toute norme et de toute valeur commune, où l'écart entre la vérité officielle et les faits, donnent à chacun licence de refaire le monde, ou de s'en abstraire. Car l'époque du romantisme, tout comme la nôtre, si remplie d'illusion et de rêve, est aussi celle du soupçon, de la défiance, celle des émeutes et des révolutions — bref, l'époque de la contestation, pour utiliser l'expression à la mode. Les cadres de la société monarchique, tombés en désuétude et emportés par la Révolution, n'ont pas été remplacés, et l'individu abandonné à lui-même, livré sans défense aux diverses féodalités par l'idéologie libérale ressent l'absurdité d'une société où la façade politique dissimule tant bien que mal les réalités sordides de l'exploitation capitaliste naissante. Aussi, comme l'écrit Carl Schmitt, « il est naturel qu'un temps qui ne parvient pas à tirer de ses propres principes une forme d'activité et des valeurs représentatives, tombe dans l'idée que toute valeur formelle ou officielle est un mensonge... il n'est possible à aucune époque de se passer d'une forme et les prétentions de l'économie moderne n'y peuvent suppléer.

Ce refus de la norme et de la forme agit parallèlement dans les domaines politique et littéraire. L'activité romantique ne peut se fixer dans une forme », écrit encore Carl Schmitt. Les vers fameux de Victor Hugo dans « Réponse à un acte d'accusation » qui comparent ironiquement les transformations que le poète a opérées dans les formes littéraires avec les bouleversements politiques de la Révolution ne sont pas seulement un diver-

tissement poétique, mais rendent compte d'une liaison effective entre l'activité politique et l'activité littéraire.

Le monde de la quotidienneté apparaît désormais, non sans raison, faux, artificiel et mensonger. A partir du romantisme, la poésie se donnera pour idéal de dévoiler la réalité vaguement soupçonnée derrière les apparences quotidiennes. En même temps que la politique et que la philosophie avec Marx et Freud, la poésie s'engage sur le chemin du soupçon. Ce n'est qu'en ce siècle soupçonneux et tourmenté que pourrait naître le concept d'inconscient ou celui d'infrastructure. La poésie veut désormais exprimer l'indicible, dire l'ineffable et l'inconnu. La drogue sera un des moyens d'accès au pays rêvé de la surréalité, un des instruments de ce « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens » appelé par Rimbaud, la drogue qui « plonge un être dans l'horreur froide et tenace du voile déchiré des antiques mystères », comme le dit Gilbert Lecomte, tué par l'opium à trente-quatre ans.

La réalité n'est plus que le domaine de l'illusion, tandis que le rêve devient la seule réalité. La conscience n'est plus que le lieu des conflits réels de l'inconscient, et la superstructure politique et idéologique n'est que le reflet de l'infrastructure économique. Le monde de l'éveil devient celui du mensonge et de l'apparence. Les limites du « romantisme » dépassent singulièrement celles de la littérature, et la lignée même du romantisme littéraire se prolonge jusqu'à nos jours, en particulier avec les écrivains de la *beat generation*.

Cette volonté de parvenir aux frontières du monde visionnaire est évidemment liée à une exigence sauvage d'individualisme. Le drogué ne nie pas seulement le monde, il nie les autres, il fait disparaître en lui l'individu social jugé aliénant pour faire surgir le *je* dans sa singularité. Il prend acte d'une solitude réelle née de l'écroulement des valeurs communautaires de la civilisation, et assume cette solitude pour explorer l'infini qu'il soupçonne dans son Moi. Dans une société qui ignore toute transcendance politique ou religieuse, l'individu part en quête d'une nouvelle transcendance illusoire, en

lui-même. En ce sens, la drogue est bien cette « dépravation du sens de l'Infini » dont parle Baudelaire.

Ce retour désespéré sur le moi est sans doute l'un des facteurs essentiels de l'extension contemporaine de la drogue. Le XIX^e siècle et une partie du XX^e ont vu certains mythes du devenir, comme ceux du Progrès, de l'Humanité, ou de l'Histoire, jouer le rôle de transcendance, et l'on a pu croire un moment aux promesses de bonheur qu'ils contenaient. Dans la débâcle d'une société rongée par l'individualisme et le libéralisme, ce messianisme qui remettait toujours à plus tard la réalisation du « paradis sur terre » a été le véritable « opium du peuple ».

Ces mythes ont aujourd'hui perdu beaucoup de leur prestige. Les utopies, rêveries suscitées par ces mythes, se sont effondrées, et le « paradis socialiste » a pour l'heure le visage glacé des maîtres du Kremlin. L'homme n'a pas réussi à trouver sa plénitude au sein du corps social. A défaut de trouver la société idéale, on met alors en accusation le concept même de société au nom du mythe grossier de l'Homme naturel, prétendument aliéné par l'environnement social, cet homme pleinement maître de ses virtualités que certains ont recherché dans la drogue, pour trouver la déchéance. Les figures exemplaires de la société actuelle sont le drogué, le fou et le criminel, trois victimes supposées de la société, trois manifestations d'inadaptation sociale. Dans cette perspective, il faut libérer l'homme, le désaliéner de l'état social, retourner aux sources primitives de la nature. C'est là, peu ou prou, la conception de la société communiste rêvée par les marxistes, malgré les aléas, ou par les anarchistes : toute contrainte sociale disparue, l'homme retrouve sa plénitude et son unité.

La contre-culture qui se développe à la suite du mouvement hippie participe de ces conceptions régressives. Plutôt qu'une culture différente, c'est une anticulture, une non-culture et, en tant que tel, elle est une régression vers le primitif. Cette fois encore, la drogue joue un rôle particulièrement significatif au sein de cette contre-culture. Régressive sur le plan individuel et social, elle fait pas-

ser le principe de plaisir avant le principe de réalité, principe dont l'acceptation fait passer l'individu de l'enfance à l'âge adulte, et les collectivités de l'état primitif à l'état social. Les grands rassemblements hippies qui s'effectuent sous les auspices de la drogue et de la *pop music* évoquent les fêtes tribales primitives, et les rites des religions ancestrales.

Ainsi, le cercle est bouclé : le romantique, fils spirituel de Rousseau qui exalte l'état de nature, le symboliste fasciné par la décadence des civilisations et le hippie qui déserte la civilisation, se retrouvent liés ensemble par les chaînes infernales de la drogue, symbole du marginalisme, de l'évasion chimérique, du nihilisme, de la régression individuelle et sociale. La drogue n'est plus qu'une des formes particulières de l'ivresse et de la folie, elle est le symptôme le plus exacerbé de la maladie dont souffre la société moderne. Loin d'être une manifestation incongrue, fruit du hasard ou l'on ne sait quel complot, la drogue est la sinistre vérité d'un monde à la fois étouffant et disloqué. Etouffant, parce qu'il ne laisse pas de place aux aspirations individuelles, à la volonté de dépassement de l'individu, parce qu'il ne propose aucun idéal, aucune tâche ; disloqué parce que les valeurs communes qui fondent une civilisation se sont évanouies devant les exigences du profit et de l'intérêt individuels. L'individu est seul, désespérément seul dans un monde sans joie. La civilisation matérialiste souffre d'une névrose qu'elle essaie de fuir par la drogue, par l'utopie, par l'idéal évanescent du bonheur comme peut-être elle essaiera de la fuir demain par un nouveau messianisme religieux.

La folie sous toutes ses formes, fruit d'un monde sans norme, est aujourd'hui la chose du monde la mieux partagée. A Sparte, le citoyen libre montrait à son fils l'hilote ivre pour lui donner horreur de l'ivresse. Aujourd'hui, comme le dit Montherlant, c'est l'hilote ivre qui désigne l'homme libre resté sobre et lucide, pour le tourner en dérision.

Luc TIRENNE.

Propos sur la télévision

« Il y a un an, durant les vacances de la Pentecôte de 1971, j'élaborais un essai sur la Télévision, considérée en soi et dans le cadre de l'actualité. Ayant dû interrompre, durant quelques mois, mes activités, j'abandonnais cet essai presque achevé, destiné à la revue qui le publie aujourd'hui. Il l'est, sans que j'y ai changé le moindre mot, déplacer la moindre virgule, d'où certains anachronismes. Il convenait simplement de le dire, voire de le souligner, des événements récents ayant donné aux observations aux réflexions, aux critiques, dont il fait état, une singulière opportunité, avec, de plus — si mes lecteurs veulent bien me croire — une valeur d'anticipation sur l'événement : ce qui n'a rien de très méritoire, car il y a longtemps que le feu couvait sous la cendre, et qu'à la réflexion il était des plus faciles d'anticiper sur les nécessaires et inéluctables remises en ordre à l'Office de radiodiffusion et télévision française.

La télévision instrument d'information et de connaissance, moyen d'expression qui se cherche.

Il y a longtemps que je me propose de consacrer à la télévision, considérée comme moyen original d'expression une étude critique. J'aurais pu tenter de cerner, à défaut de le définir, ce qui fait de la télévision, que rien

ne distingue fondamentalement du cinéma, une forme très particulière de technique audio-visuelle, déterminée à la fois par la psychologie du téléspectateur, par certains facteurs techniques qui lui sont propres, relatifs à la présentation de l'image, à ses dimensions, à sa transparence, ainsi qu'à l'impact visuel et auditif du petit écran, très différent de celui de la salle de projection cinématographique.

J'en aurai assez dit, cependant, lorsque j'aurai dénoncé cet élément de différenciation pragmatique entre cinéma et télévision. Bien qu'un film puisse faire l'objet de projections privées, être réemployé sur les circuits de télévision, le cinéma est et restera un art qui, par la dimension de ses écrans (1), ses procédés d'exploitation, propose des spectacles ayant une destination collective, déterminant une participation des spectateurs, très différente de celle qui s'opère au théâtre : bien plus au niveau de l'œuvre et de sa conception qu'à celui des interprètes et des moments successifs de l'interprétation, laquelle au théâtre varie avec chaque représentation. La télévision, utilisant les techniques élaborées par le cinéma, — cinéma-spectacle, cinéma-documentaire et d'actualités, cinéma d'auteur, — s'efforce, seulement, de les adapter à ses fins. Son audience est une audience qui dépasse aujourd'hui, dans sa totalité, de très loin celle du cinéma, compte tenu de l'ampleur possible de la distribution d'un film échelonnée dans le temps. Mais cette audience collective de la télévision est acquise dans une individualisation du spectateur, qui n'est pas loin de celle du lecteur et selon la même abstraction mentale. Son public n'est pas un public de salles, entité vivante et réagissant en une certaine participation, mais un pur agrégat d'individus, ramenés au plan collectif par une prise de conscience seconde, qui résulte de la communauté des moyens de communication dans l'image et le langage, plus que par la détermination d'une conscience commune, face à un spectacle commun.

Cette observation est capitale et ne devrait jamais être perdue de vue par aucun réalisateur, qui n'a que trop tendance à régler l'optique de ses productions sur celle

d'une salle, ne serait ce que celle des studios où elles sont élaborées. La télévision, art de masses, reste ainsi, et avant tout, un art d'atteinte individuelle, au même titre que la littérature, la peinture de chevalet, voire la musique, tout au moins la musique instrumentale. La prise de conscience qu'elle implique et détermine prend, sans doute, un caractère collectif au regard de l'événement, s'agissant d'information, et encore bien plus si elle a un caractère promotionnel : politique, social, économique, dans une certaine mesure culturel. Mais à la manière de la presse écrite, qui par ses informations et ses commentaires d'actualité cristallise l'opinion. La musique, à s'en tenir à celle du théâtre lyrique, est beaucoup moins solidarisante qu'on pourrait le croire, car la musique, sauf participation directe à son exécution, chorale et symphonique, a par ses impacts sur la sensibilité de chaque auditeur un caractère très subjectif.

Aujourd'hui mon dessein n'est pas de procéder à une analyse approfondie de la télévision-moyen d'expression, je voudrais simplement et préalablement à tout exposé de principe, m'en tenir à des données concrètes, jeter un regard sur certaines formes : celles que nous propose notre télévision nationale sur ses deux chaînes ; sa structure, ses programmes, et en dépit d'une inégalité d'apports, qui comportent aussi bien réussites occasionnelles, parfois involontaires (lorsqu'une technique n'est pas dominée, elle offre toujours quelques chances) que les pires et plus fréquents ratages ; son esprit, sa physionomie propre, car elle en a une, ne serait-ce que celle pouvant être déterminée par comparaison avec celles offertes par les programmes de télévision étrangère et ceux des chaînes périphériques.



Il y a une crise de l'O.R.T.F., du moins tout le monde le dit ou le répète ; les périodiques spécialisés, la presse quotidienne lui ont consacré maints articles, études et enquêtes (2). Il serait étonnant qu'il en fut autrement, en un temps où tout est devenu objet de contestation, la

politique comme l'enseignement, l'économie comme les structures sociales, les croyances comme les doctrines, religieuses, scientifiques, philosophiques. Mais chacun ne l'entend pas de la même façon. Pour une minorité progressiste et à l'occasion des événements de mai 68, l'O.R.T.F., particulièrement la *télévision*, « espoir suprême et suprême pensée », — j'entends comme moyen de propagande, disons, afin d'être plus clair, de confiscation de l'opinion, — ce fut surtout en tant qu'instrument d'information que radio et télévision furent mises en cause. C'est à leur défaut d'objectivité que l'on s'en prit. Malheureusement, et si tant est que le procès ait eu de valables attendus, chacun entendait bien le faire à sa manière et de son propre point de vue, car chacun sait que l'objectivité de l'un n'est pas celle de l'autre. Une importante fraction de journalistes attachés à l'Office ne rata pas l'occasion de se rendre, une fois de plus, antipathique, par des manifestations qui ne furent du goût d'à peu près personne, pas même des partisans politiques avec lesquels ils entendaient se solidariser. Une juste épuration fut la conséquence de ces prises de position pour le moins inopportune : comme si le cheval qui croque son avoine devait au préalable solliciter son approbation ! Etrange aberration ou contradiction plus étrange encore, que cette protestation de bavards professionnels, — grands consommateurs de lieux communs, d'idées reçues, nourris de *flashs* de téléscripateurs et de dépêches d'agence, et y exerçant leur sens critique, juste ce qu'il faut pour les rendre à peu près inintelligibles à leurs auditeurs complaisants, et généralement, dans le plus mauvais langage possible, — contre « l'inobjectivité » d'un office public, les ayant embauchés pour les servir et dans lequel la plupart d'entre eux, surtout les plus véhéments, entrèrent grâce à leurs relations et recommandations politiques ! (3).

Ceci dit (nous exprimant comme ces aimables locutrices, sur lesquelles les tics de langage s'abattent comme microbes de l'influenza sur les populations urbaines aux changements de saison), ceci dit, la querelle de l'objectivité ne pouvait apparaître que comme une fausse que-

relle, pour ne pas dire une mauvaise querelle, faite au Pouvoir public et qui parce qu'il est le pouvoir public sera éternellement exposé à ce genre de reproches, — sauf s'il est totalitaire et « *faisant régner le calme à Varsovie* » — reproche qui eut été encore et apparemment bien moins fondé, si la part faite dans les journaux parlés aux informations quotidiennes était plus stricte, réduite, sur les chaînes de télévision, comme elle l'est déjà à la radiodiffusion, à une simple et impartiale énumération de nouvelles quotidiennes : de ces nouvelles qu'emporte le vent de l'actualité, celles du lendemain faisant généralement oublier celles de la veille, et sans ces insinuations..., ces euphémismes ou ces points d'orgue, ces pénibles et ridicules mises en scène, dans lesquelles ces messieurs les journalistes du petit écran se renvoient gravement la balle, comme s'ils étaient à une table de conférence internationale discutant de l'avenir du monde, en ces décors saugrenus et ce style « entrée de cirque », dénué de toute espèce d'humour... ! Quant aux reportages d'actualité, ils devraient être présentés, à la suite, en leur réalité qui se suffit, sans vains commentaires. Tout autre conception de l'information radiophonique et télévisuelle ne peut tendre qu'à la manipulation de l'information, indigne d'un pays libre et qui se prétend démocratique.

La télévision autant que la radio devrait être, surtout et avant tout, un instrument que je qualifierais de « culturel », si ce terme n'était pas si galvaudé, accommodé à toutes les sauces, de préférence à la sauce marxiste et progressiste, en ces festivals d'Avignon et d'ailleurs, en ces maisons dites « de la culture », qui ont si fâcheusement remplacé les maisons dites « de tolérance », dont la suppression légale se fait si lourdement regrettée, à la lumière des statistiques pénales et de la chronique des mœurs. Disons donc, de documentation et de divertissement. Mais là encore ne voulant pas m'exposer à une querelle de terminologie je dois expliquer ce que j'entends par « divertissement » ? Un jeu supérieur de l'esprit, coiffant toutes les activités que l'on qualifie plus volontiers d'artistiques et qui sont la dramaturgie, la choré-

graphie, la musique et la littérature sous toutes ses formes, les créations plastiques, architecture, sculpture, peinture, dans toutes leur applications, aussi les jeux athlétiques, ceux qu'en notre franglais nous qualifions de sports... Divertissement n'est donc pas synonyme de vacance intellectuelle, de distraction stupide et morne aux tâches les plus pénibles et les plus alimentaires de l'existence, mais bien au contraire « récréation » ; et il faudrait transcrire le mot selon son orthographe étymologique, *recreation*, récréation qui, en une société absurde, tend à rendre à l'homme le meilleur de lui-même, le libre exercice de ses facultés sensorielles, intellectuelles, spirituelles. Et par cette simple définition je mets d'entrée hors de cause la plupart de ces meneurs de jeux, de ces professionnels de l'ineptie, de ces spécialistes de farces et attrapes, gaspillant, avec les millions des abonnés et des épargnants, des kilomètres de pellicules, immobilisant de puissants moyens techniques, détournant l'attention et les loisirs des téléspectateurs vers le médiocre et l'insane, au détriment de toutes les formes vivantes et nobles d'un puissant moyen d'expression qu'en fait ils déshonorent en le démonétisant : ce dont les téléspectateurs sont en partie responsables, accueillant par vacuité d'esprit, sans protestations sinon sans complaisance, ces boniments de camelots et de bateleurs, accaparant leur petit écran par des jeux, au niveau des divertissements de fêtes foraines ou patronales, mais sans en voir les très naïves excuses.

La crise de la télévision, je dis bien de la télévision, — car la radiodiffusion, elle, ne se porte pas si mal, bénéficiant, il est vrai, sur ses diverses chaînes de plus de cinquante ans d'expériences et aussi de ce fait que les appétits majeurs sont désormais orientés vers les productions du petit écran, abandonnant à une minorité, moins prétentieuse et surtout moins avide, des collaborations qu'on ne se préoccupe pas, ou plus, de lui disputer, — la crise de la télévision est surtout une crise morale et une crise intellectuelle, disons sans encourir le risque d'être incompris : une crise de moralité et de goût. La télévision française vit sous le régime du vedétariat :

celui des techniciens et producteurs ayant solidement pris position en tous les postes-clefs, où, sauf accident, ce sont toujours les mêmes qui distribuent les rôles ; celui d'une camarilla d'artistes *de variétés* — on dit *variétés* comme on dit communément *médecine générale* à défaut de pouvoir exercer une spécialité thérapeutique exigeant une réelle compétence — artistes de variétés dont la position est d'ailleurs moins stable (les effectifs plus fluctuants) que celle des techniciens et producteurs, car subordonnée, fonction de la mode, de la pratique si courante du « *ôte-toi de là que je m'y mette* », du fait qu'il y a tellement d'appelés pour un petit nombre d'élus, à l'exception de quelques *incroyables* ayant appris à jouer à saute-moutons : ces valeurs dites sûres, mais qui le plus souvent ne sont plus que valeurs sûres. Et ici le *sénioriat* relaie le *vedétariat*. M'interdisant tout particularisme, je laisse aux lecteurs le soin d'évoquer ce *hit-parade* de tant d'indestructibles cabotins de la rampe, ayant accédé, par le panurgisme consentant d'un public conditionné, à *l'Olympe de la chanson*.

Pour mettre de l'ordre dans cette boîte de Pandore, pour faire de l'O.R.T.F. une grande maison transparente, où chacun aurait le loisir d'entrer et de passer pour peu qu'il ait un réel talent ou simplement quelque chose à dire, j'estime que ce fut une idée très saugrenue, d'avoir confié le soin d'en étudier les possibilités à un Président de la Cour des Comptes : cette singulière juridiction qui passe son temps à relever des irrégularités jamais sanctionnées dans la gestion des fonds publics, dont les membres sont d'honorables magistrats, plus aptes à lire un budget, à éplucher un compte d'exercice qu'à exercer leur sens critique dans le domaine des créations de l'esprit où, sauf de très honorables exceptions, ils n'entendent rien.

L'O.R.T.F., instrument de culture témoin d'une civilisation, qui devrait recevoir l'impulsion d'une élite en tous ses domaines, est dirigé depuis qu'elle existe par des ganaches illettrées ou de frétilants Maître Jacques. Comment s'étonner d'y voir toujours les mêmes têtes, d'y entendre les mêmes voix ; les mêmes hommes de lettres

alimentaires se faire interviewer en série sur toutes ses chaînes, à l'occasion de la sortie en librairie de leur « ième petit dernier-né » et si parfaitement insipide bouquin ; les même philosophes à la petite semaine venir y proférer leurs solennels lieux-communs ; ces économistes, économes surtout de leur matière grise, ces sociologues asociaux, y donner des leçons aux maîtres de l'heure ; ces vieux chevaux de retour, mâles et femelles, surtout femelles, venir y débiter, avec une souveraine inintelligence la « *tirade des nez* » ou les proses ineptes de nos éphémères dramaturges d'avant-garde. Depuis que j'écoute la radio, depuis surtout que je regarde le petit écran — et à cela je mets, quoique épisodiquement, beaucoup d'application — je n'ai jamais entendu, jamais vu — ou si rarement que l'exception, une fois de plus, confirme la règle — interroger les rares grands acteurs que personne ne discute, les deux ou trois grands écrivains vivants que compte encore notre époque d'inculture progressive, les quelques penseurs, qui dans la déroute de l'intelligence méditent encore sur les problèmes essentiels, se posant à la conscience de l'homme. Dans tout le cours de cet exposé critique je ne citerai, je le répète, aucun nom, ayant déjà fait le plein de mes ennemis, cette race utile, qu'il faudrait inventer si elle n'existait pas, tant elle nous est précieuse, mais dont il ne convient pas cependant de grossir outre mesure le nombre au point de les rendre incommodes. Je n'en serai que plus à l'aise pour dénoncer en transparence ces gloires préfabriquées, qu'ont fait naître des séries d'entretiens ingénieux, sans autre mérite que leur caractère parfaitement insolite. *Donnez-moi un levier et je soulèverai le monde*, proposait Newton. Donnez-moi un microphone et une caméra, je ferai d'un littérateur alimentaire un vertueux Prix Nobel, d'un fabricant de pièces à tiroirs un éminent auteur dramatique, d'un organisateur de bruits un nouveau Beethoven, d'un barbouilleur insane le Rembrandt de notre temps.

Mais constater la puissance d'un moyen d'expression ne doit pas nous incliner à le mépriser et partant à l'avilir. Bien au contraire, et c'est dans une telle prise de

conscience chez les meilleurs esprits et au niveau des princes qui nous gouvernent que devrait naître la conception d'une télévision et d'une radiodiffusion, dignes d'un grand pays, ou qui du moins se veut tel, d'une modalité de la culture qui est la culture française, avec ce que cela implique d'obligations beaucoup plus que de facilités. Et je ne pense pas que ce soit à la Cour des Comptes ou au Conseil d'Etat (grands corps désormais peuplés des brevetés de l'E.N.A., ces spécialistes du néant) qu'il faille aller chercher des lumières afin d'aider à la rénovation d'un organisme qui se sclérose parce qu'il est, en fait, livré à de petites coterie professionnelle qui l'exploite, comme une de ces cantines où on sert pour des prix modiques toujours les mêmes nourritures insipides au bénéfice des gérants et de leur petite famille.

C'est à partir de ces procédés aberrants qu'il convient de dénoncer ce que je pourrais qualifier de *mythes de l'O.R.T.F.* : ces fausses augures qui ont l'inconscience de s'entrecroquer sans rire, ces intellectuels à faux nez qui passent au crible les produits d'une littérature de Prismic ; ces pseudo-esthètes qui dissertent avec la même aisance de ce qu'au fond ils ignorent, théâtre, musique, arts plastiques... ; ces camelots, grands organisateurs de jeux ineptes, qui prennent l'argent des épargnants pour le distribuer aux gagnants de leurs concours — élèves des cours du soir, lecteurs assidus des « *reader-digests* » et de l'Almanach Vermot —, qui s'emploient à distraire, après leurs cinq-huit, les travailleurs hébétés des chaînes Renault, dactylos, cousettes, garçons-coiffeurs candidats au *Jeu de la Chance*, les concierges libérées par les ouvertures automatiques, les étudiants en sociologie harassés par des journées d'après contestations sur les *campus* suburbains et leur labeur nocturne de colleurs d'affiches ; ces ânes bâtés récitateurs des journaux télévisés, affreux mélange de petits jeunes gens analphabètes, hésitants sur les liaisons, de jeunes vieilles filles et vieilles jeunes filles sophistiquées et tendrement grotesques, de vieux chevaux fourbus du journalisme écrit, éliminés par l'âpre concurrence d'une profession encombrée, où il y a, là encore, beaucoup plus d'appelés que d'élus et

qui se sont rejetés sur cette soupe populaire, où il suffit de tendre avec obstination son écuelle, prenant toutefois bien garde qu'on ne vous l'arrache en vous bousculant. Ce n'est pas une condamnation systématique et sans appel, les jugements absolus ont toujours quelque chose d'inique. Il y a des exceptions à toute règle. J'écoute et regarde depuis trop longtemps pour ne pas m'être aperçu qu'à travers les mailles de ce filet, laissant tout passer, il y avait de temps à autre quelques beaux échantillons. Il est des gens de radio, voire de télévision, ayant du talent, une juste et saine conception de leur rôle, des idées valables, de l'imagination, un sens critique délié, une compétence acquise par éducation, goût, expérience, information ouverte et absence de préjugés. Mais je pense qu'il ne serait pas très difficile de faire le tour de cette petite troupe, en l'ayant distingué au milieu du troupeau, appréciant d'autant mieux ceux qui la constituent du fait qu'ils ont réussi à y sauvegarder leur personnalité, aux prises avec tant de sollicitations saugrenues, d'outrecuidantes incompétences, de convoitises à peine dissimulées.

L'O.R.T.F., et particulièrement ses chaînes de télévision, souffre donc et essentiellement d'une crise de qualité, autant dire d'un défaut de direction et d'animation, sur le triple plan intellectuel, artistique et technique ? Cet Office vit, je le répète, sous le régime du vedétariat, de la promotion à l'ancienneté dans une fonction qui est devenue un métier (presque tous ses agents enfants de la balle, grandis dans le culte des précédents, mal congénital de toute administration qui tend à se scléroser si on ne lui injecte périodiquement un sang frais). La plupart de ces messieurs sont à leur fonction, qui les dépasse, ce qu'un ancien caporal-chef pourrait être à la direction d'une armée en campagne ; ils sont sans perspective, ni tactique, ni stratégique, ils ignorent tout ou à peu près, en dehors de leurs petites recettes personnelles ; ils confondent tout, le meilleur et le pire, n'ont aucun sens des valeurs et encore moins de la hiérarchie des valeurs. Et voilà pourquoi votre fille est si bavarde, au point qu'on la préférerait muette !

D'absurdes spectacles.

J'en viens à un exemple topique de ces émissions aberrantes, programmées aux meilleures heures d'écoute et qui pour se maintenir, en dépit de leur platitude, de leur parfaite insignifiance, se prévalent hautement des statistiques obtenues par ces sondages d'opinion tant à la mode, qui s'opèrent comme examen histologique en laboratoire, ces biopsies, sans qu'on ait, au préalable, vérifié la qualité du tissu prélevé ! Je n'entends mettre en doute ni la bonne foi, ni l'exactitude des résultats d'enquête des services d'écoute de l'O.R.T.F., mais sachant, là encore, par qui ils furent si longtemps opérés et la remarquable inintelligence du vieux cheval de retour, prétentieux, obtus et têtu, qui les dirigea, sans mettre en cause la qualité de l'instrument on peut contester l'aptitude de la main qui l'utilise.

Il s'agit de cette émission hebdomadaire ou presque, à la fois antiartistique, antidramatique, anticinégraphique, antitélégénique, qui a pour titre « *Au théâtre ce soir* », et que nous devons au génie inventif d'un professionnel chevronné du petit écran, transfuge des planches et des studios, où il tenait, à ses débuts, des rôles de figurant muet, qui convenaient parfaitement à sa belle prestance, à sa diction (porteur d'un fil sur la langue que la sage-femme, qui l'accoucha, oublia de couper en même temps que le cordon ombilical), qui s'exerça un peu dans tous les métiers avant d'adopter alors le plus commode, successivement, présentateur, enquêteur, réalisateur, producteur, directeur de chaîne, chevalier de la Légion d'honneur, en somme un homme de télévision complet, auquel il ne manque rien, si ce n'est une personnalité et un véritable talent. Aux qualificatifs sans ambiguïté, — qui permettent de considérer cette émission d'*Au théâtre ce soir* comme très proche du néant, — notre Maître Jacques, sûr de lui, jamais à court d'arguments, oppose les résultats des sondages d'écoute à ces mornes pantalonnades scéniques, ponctuées d'éclats de rire, d'applaudissement de spectateurs invisibles et qui paraissent sortir du trou du souffleur, « dans le texte » ; à noter que les specta-

teurs, ici de service, peuvent être considérés comme l'emballage d'un produit fini et livré à la consommation, dûment emballé et ficelé.

Elles bénéficieraient ainsi d'une audience très large, assez proche de celle de ces *westerns*, qui restent jusqu'à plus ample informé les seuls spectacles valables que la Télévision française ait jamais proposés avec quelque continuité à ses abonnés (mises à part certaines « dramatiques » originales, bien venues, dont il serait assez facile d'établir la liste, en y joignant celle de quelques bons feuilletons, participant de la même veine). A cet argument j'opposerai le résultat *des mêmes hypothétiques sondages*, concernant l'écoute de spectacles du même niveau, participant du même néant intellectuel et artistique, ces spectacles de variétés, qualifiés « *shows* » avec ce goût que ces messieurs de l'O.R.T.F. manifestent pour la langue française. Ils sont non moins indicatifs et risquent de le rester longtemps encore, car l'on sait qu'à défaut de goujons les hérons les plus voraces se contentent de limaçons. Mais si au lieu de ces spectacles impossibles, qui battent tous les records de la suffisance dans l'insuffisance, de la vulgarité, de la platitude (qu'on m'excuse d'abuser de ces termes, ils me paraissent les plus adéquats) on substituait des spectacles bien imaginés, bien réalisés, au niveau pour le moins de ces *westerns*, seuls spectacles, je le dis à ma honte, qui m'aient jamais vraiment intéressés au petit écran, du moins quand ils sont bons, — et avec moi la grande masse des téléspectateurs dont je n'entends pas me désolidariser, — on aurait des statistiques d'écoute tout aussi probantes mais beaucoup plus significatives. Le public est ce qu'on le fait et ce pourquoi on le tient, surtout lorsque ses divertissements sont un monopole d'Etat et tels, que pour les approuver ou les rejeter, il n'y a, comme aux pays du parti unique, qu'un seul bulletin à mettre dans l'urne.

Prenons le répertoire dans lequel se choisissent les spectacles d'*Au théâtre ce soir*, si tant est qu'on les choisisse : c'est celui *du Boulevard*. Je n'apprendrai rien à personne, en déclarant que ce répertoire, en ce qu'il a

de contemporain, est remarquablement nul. La scène française se caractérise aujourd'hui par l'absence d'auteurs dramatiques dignes de ce nom, que ce soit dans le genre sérieux ou dans ce genre léger, en lequel elle a eu si longtemps la réputation d'exceller et qualifié de *théâtre de Boulevard*. Je n'apprendrai rien à personne en constatant le décès de ce théâtre, si cher à nos grands-parents, pour lesquels, à défaut d'intérêt objectif, il tenait lieu d'une sorte de promotion sociale, de l'accomplissement d'un rite collectif auquel ils participaient, selon leurs moyens, avec tout un protocole de toilettes, de manières, de convenances, et qui, une fois quittée la salle, avait ses prolongements dans les conversations de salon et les rez-de-chaussée des journaux quotidiens, où s'exerçait la verve de spirituels chroniqueurs. Un des derniers à y apporter quelque fantaisie fut l'atrabilaire Leautaud, réussissant cette gageure d'y parler de tout et en particulier de ses chats, sans la moindre allusion à la pièce, si ce n'est pour en dénigrer systématiquement les auteurs et les interprètes. D'aucuns, s'y essayant n'ont pas réussi à prendre le relais, bien que leurs smokings soient de meilleure coupe mais l'épaisseur de leurs *pognes* n'ayant d'égale que l'étroitesse de leur esprit critique. Je n'apprendrai donc rien à personne, affirmant que le théâtre de Boulevard est mort, si bien mort, qu'à prétendre le ressusciter, dans une promotion économique, à l'usage de 35 millions de téléspectateurs français (4) qui n'y mettront jamais les pieds, le promoteur perd son temps en nous faisant perdre le nôtre, dans la mesure où *des obligations familiales* peuvent nous faire céder à ses sollicitations (à la télévision plus qu'ailleurs l'esprit grégaire incline à la bêtise).

Ce petit compte réglé, et il convenait de le faire, ne serait-ce qu'au profit d'un théâtre authentique, vivant, dont la formule et les auteurs restent à découvrir, j'en arrive à l'analyse des moyens mis en œuvre, après avoir réservé, à la manière du peuple le plus religieux de l'antiquité craignant de s'aliéner quelque possible divinité tutélaire, un autel *au dieu inconnu*. Si vraiment les spectacles, que nous propose *Au théâtre ce soir*, étaient

des spectacles valables, sur le plan *dramatique* s'entend, en tant que spectacles de théâtre, dans l'optique du théâtre, selon les possibilités de participation existant entre spectateurs, auteur et acteurs, la manière qu'il a de nous les présenter au petit écran serait-elle valable ? A m'en tenir aux expériences que j'ai pu faire lorsque je me suis attaché à les suivre, je puis répondre non, trois fois non. *Au spectacle ce soir* sonne faux et sonne faux sous quelque angle que l'on soit tenté de s'y intéresser, car il ne répond à rien de ce que l'on serait en droit d'en attendre.

Si j'excepte la mauvaise qualité du répertoire qui nous est proposé, son insignifiance, son absence d'emprise, l'ennui profond qui se dégage de ces petites histoires d'adultère hors d'époque, à une époque où tout le monde couche avec tout le monde, si je me réfère à des pièces possibles du répertoire traditionnel ou écrites par quelques auteurs contemporains, français et étrangers, encore dignes de ce nom, ces pièces entendues à la radio avec de bonnes distributions, m'ont toujours, par contre, intéressé et continuent à m'intéresser, comme elles intéressent tous les vrais amateurs de littérature dramatique. Pourquoi, lorsqu'une de ces pièces est adaptée au petit écran, j'entends dans son texte et son contexte original sur une scène où elle pourrait normalement être jouée (j'excepte les adaptations libres, celles qui ont recours à la technique du studio) pourquoi cette pièce perd-elle immédiatement de son intérêt scénique et donne-t-elle l'impression d'un spectacle artificiel, qu'elle communique à n'importe quel spectateur non prévenu et qui n'est pas décidé d'avance à trouver du plaisir là où il n'y en a pas ? La réponse est simple. Il y a longtemps qu'a été fait le procès du théâtre en conserve, et qu'à-propos de tentatives de ce genre a été instruit ce procès du mariage hybride du cinéma avec le théâtre. Mais peut-être pas de la manière la plus explicite.

Le théâtre, disons la littérature dramatique est parole, texte traduit par la parole, parole portant l'image, la suggérant, ce qui est le principe même de toute action dramatique autorisant les conventions de la scène, la

transposant dans un jeu d'acteurs visibles : dialogue se déroulant en une ambiance de lumières et de couleurs qui la prolonge, l'amplifie ; au même titre que la musique, dans la chanson ou l'opéra, accompagne, souligne, illustre mélodies et récitatifs. Bien entendu cette suggestion, cette transposition plastique et scénique répondent à l'exercice d'un certain art, disposant de certains moyens, qui sont ceux du théâtre et de la scène. On peut en discuter. On peut tenter de les renouveler au regard d'une certaine tradition, mais on ne peut les transgresser. En cela tient tout l'art du comédien et celui du metteur en scène, disons du meneur de jeu. Et tout cela, pour atteindre son but, avoir son efficacité, exige un certain lien répondant à certaines conventions. Ce lieu, c'est le théâtre, et le spectacle est celui qui s'installe, qui se réalise, qui s'accomplit ainsi que peut s'accomplir une liturgie, lorsque se trouvent affrontés la salle et la scène, le public et les comédiens. En dehors de cette action de participation nécessaire, il n'y a ni théâtre, ni spectacle dramatique. Et cette constatation, qu'on peut dire essentielle, condamne, en définitive, toute tentative de théâtre filmé, que ce soit en vue d'une projection sur le grand écran ou, ce qui est plus incompatible encore, sur le petit écran. Si ces messieurs les producteurs avaient réfléchi, ne fut-ce qu'un moment, à l'inanité de telles entreprises, on n'y gaspillerait pas les moyens de la télévision, l'argent et l'attention des téléspectateurs. Mais il y a plus et il y a pire : la manière dont on nous présente ces réchauffés de cinéma-théâtre. On peut affirmer, après l'avoir éprouvée, que la formule est la pire de toutes.

Si un acteur de génie, tel Laurence Olivier, a réussi parfois ce tour de force de nous rendre acceptable un texte de Shakespeare à l'écran, en se subordonnant l'action du metteur en scène, en procédant à des artifices de montage qui ressortissent à l'art du cinéaste, ces messieurs, qui, eux, s'intéressent davantage à Mouézy-Eon qu'à Shakespeare, et qui, à défaut de génie, n'ont pas l'ombre d'un talent, si ce n'est celui de se faire valoir (entreprise parfois difficile, en raison de la concurrence

et qui pour être menée à bien exige beaucoup d'obstination), ces messieurs réussissent à rendre inacceptable à l'écran ce qui réussit quelquefois à passer la rampe par le pouvoir communicatif du rire, d'où qu'il parte, serait-ce des fauteuils occupés par les spectateurs les moins difficiles ou les plus complaisants. Dans la préoccupation démagogique de mettre le théâtre à la portée de toutes les bourses, ils pensent qu'en filmant très exactement, ce qui veut dire passivement et le moins intelligemment du monde, le spectacle sur la scène, — dans ses décors de toiles peintes, sous ses éclairages blafards, avec la présence de spectateurs qu'on a gentilleusement conviés à cette représentation à la fois exceptionnelle et très ordinaire, spectateurs priés de réagir avec le plus d'intensité possible afin de bien montrer qu'ils étaient présents et afin que tout le monde en ait ainsi pour son argent, — ils pensent obtenir un *ersatz* parfait. *Au théâtre ce soir* comme si vous étiez : telle est la formule, conforme au slogan qui a exercé tant de ravages dans la presse à gros tirage et toutes les entreprises insanes dont notre société de consommation est si prodigue, à l'égard d'une clientèle conditionnée, qu'on invite ici à se chatouiller pour se faire rire. Inutile de dire combien est indigeste un tel cocktail. On se demande d'où peuvent bien sortir ces rires et applaudissements incongrus, à contre-temps (les réactions d'un lecteur ne sont pas celles d'un spectateur, et le spectateur du petit écran a celles d'un lecteur, qui ne sont pas nécessairement celles d'un autre lecteur, réactions de ce public à la fois réel et imaginaire). En dépit de sa grande ingéniosité..., le réalisateur d'*Au théâtre ce soir* ne peut réussir à filmer, simultanément, présence et action des comédiens, et celles des spectateurs dans la salle, afin de pouvoir les restituer au télé-spectateur : restituant ainsi une participation dramatique qui justifierait sa proposition.

De cette mésintelligence initiale résulte *ce spectacle absurde*, qui ne s'apparente à rien, qui n'est pas un film, qui n'est pas un spectacle dramatique intégré au petit écran, pas même « un document », comme peut l'être une brève séquence, tournée pour la présentation

au public de la télévision d'un spectacle de théâtre dans l'actualité saisonnière (sorte de *placard télévisuel*). Il n'y a plus en cette production bâtarde ni vraisemblance, ni crédibilité (ressorts essentiels du cinéma), une fois effacée l'action dramatique avec son retentissement sur la sensibilité et l'esprit du spectateur participant, car le téléspectateur n'est plus que le témoin second d'un spectacle dont il est absent, auquel il ne peut rien apporter de lui-même, dans l'ambiance de la scène et de la salle, exprimant approbation ou désapprobation, témoignant de ses réactions, comme peuvent seuls le faire des spectateurs réels, présents dans une salle réelle, face à un spectacle réel, bien que fictif en ses données, « *le mélodrame où Margot a pleuré* ». Cette fiction même s'abolit, cette fiction transposition d'une réalité imaginaire rendue sensible. Il ne reste plus que la pellicule gâchée, le réalisateur aux prises avec ses faux problèmes, ne comportant pas de solution, et qu'il s'acharne à résoudre avec une obstination touchante si elle n'était absurde !

Ces observations se suffisent, sans doute, et le téléspectateur le plus passif aura compris. Mais je voudrais aller un peu plus loin dans l'analyse technique de ce prétendu spectacle télévisé qui n'est qu'un faux spectacle. Il est un point qui n'a pas retenu suffisamment l'attention de tous les producteurs de théâtre filmé : les conditions fondamentalement différentes, selon lesquelles l'action dramatique et le jeu dramatique se déroulent au studio et au théâtre, et qu'ils se contentent d'enregistrer passivement sur leur pellicule dans le second cas. Au studio, et pour toutes les séquences pouvant être tournées en décors extérieurs ou une ambiance réelle, le cinéaste qui est aussi meneur de jeu, — autant dans sa direction d'acteurs que dans le travail de montage, intervenant par le choix des séquences et de leurs variantes possibles, leur coordination et leur dosage, — le cinéaste est le véritable créateur et ordonnateur du spectacle ; il se subordonne, à travers l'espace et le temps, les divers éléments de l'action dramatique, en fonction d'un scénario et d'un synopsis préétablis mais dont il reste constamment le maître ; tout son travail de réalisation est

un travail d'analyses et de synthèses successives, qui permet de donner au film achevé sa signification dramatique et esthétique.

Avec les perfectionnements de la technique cinématographique, par le cadrage des scènes aux divers moments de l'action, le recours au *travelling* linéaire, circulaire, ascendant, plongeant, en approche et en recul, recours, si besoin est, au téléobjectif, par les artifices de l'enregistrement sonore et des procédés acoustiques, parallèles aux procédés optiques, dans la captation de cette matière sonore, voix, bruits, musique d'accompagnement, mixage qui permet d'en doser les éléments (autant que ceux de la lumière et des images) le cinéaste produit un spectacle total s'efforçant de l'adapter à l'optique particulière de l'écran et à l'acoustique de la salle de projection, selon le format qu'il a choisi : standard, panoramique, cinémascopique. Chaque séquence de ce spectacle enregistré fait l'objet d'essais, de répétitions, de mises au point progressives, auxquelles l'acteur, mis en condition, apporte sa collaboration plus ou moins spontanée, mais toujours subordonnée et contrôlée ; les résultats varient, sans doute, en fonction de la qualité des acteurs, de leur personnalité, de l'intelligence qu'ils peuvent avoir de leur texte, de leur rôle, mais aussi et surtout en fonction des exigences du metteur en scène, de son autorité, de l'action qu'il exerce en sa direction d'acteurs autant que par celle de ses techniciens.

Rien de comparable à la scène, où une fois le spectacle répété mis en place, le jeu réglé avec les précisions que commande le texte, selon les indications de l'auteur, l'action se déroule sans discontinuité, identique en ses péripéties, nuancée seulement quant à ses incidences, et cela à chaque représentation nouvelle en fonction des dispositions momentanées des acteurs, plus ou moins bien disposés, selon le jour, selon l'humeur, selon le public présent, sa réceptivité et ses réactions. Filmer un tel spectacle, sous un angle nécessairement frontal, avec pour cadre celui de la scène — quel que soit le champ des caméras installées, et quels que soient leurs angles d'attaque — est un travail statique, inintelligent, purement

documentaire, qui en sa projection au petit écran ne peut prétendre au titre de spectacle.

C'est vouloir, au mieux, substituer à l'œil du spectateur dans la salle, celui de la caméra. Mais la caméra est une machine qui, lorsqu'elle n'est pas dirigée, n'a d'autre réaction que purement optique, sans aucun pouvoir d'accommodation psychologique, aucune possibilité de participation. Elle perçoit mais n'aperçoit pas. Cette substitution est un non-sens. Ne serait-ce que du point de vue de l'acteur, dont elle enregistre le jeu, à son insu, et à quelque plan que ce soit (le seul recours restant celui du télé-objectif et du gros plan) Ces comédiens, qui parlent, qui jouent, parlent et jouent face à un public et pour ce public réel vivant, selon un *tempo*, dicté par la possibilité de communication qu'ils ont avec lui, son attention particulière, ses réactions momentanées — ses rires, ses applaudissements et aussi ses silences — réactions dont il est impossible à l'acteur de ne pas tenir compte, au risque de jouer pour lui seul, de jouer faux en s'enfermant en une action imaginaire qui ne passerait pas la rampe. Au théâtre il s'agit, en fait, d'un double dialogue : celui que l'acteur poursuit sur la scène avec ses partenaires et celui qu'avec ses partenaires il échange avec le public, présent à l'action dramatique et y participant. Ce public occasionnel ne saurait s'identifier avec le public absent, virtuel de la télévision, avec lequel il n'a aucune commune mesure, ni spatiale, ni psychologique et auquel, effectivement, le spectacle ne s'adresse pas. Il en est de la participation à un spectacle comme de l'autorité : elle s'exerce mais ne se délègue pas.

Il est, sans doute, d'autres formes de théâtre filmé, en faveur desquelles j'ai déjà formulé certaines réserves positives, de fait plus que de principe : celles qui destinées à l'écran sont montées, filmées pour l'écran, avec la même liberté que les films d'action se déroulant en des décors multiples et transitoires, que ce soit en studio ou en des décors authentiques et de plein air. Elles n'ont pas sans doute le caractère insolite de celles d'*Au théâtre ce soir*, et n'encourent aucun des reproches dirimants qu'on est en droit de faire à ces spectacles, qui accu-

mulent toutes les incompatibilités, toutes les invraisemblances, y compris les plus choquantes. Parmi ces adaptations il en est de bonnes, aucune cependant qui soient excellentes, à s'en tenir, bien entendu, à la structure et au texte des pièces qu'elles prétendent interpréter. Shakespeare, Molière, Marivaux, Musset, Tchekow, Pirandello, Montherlant... et d'autres sont ici l'objet d'agressions moins caractérisées, moins difficilement défendables et qui s'acceptent au prix de beaucoup d'intelligence, de tact, de talent.

Quant aux arlequinades prétentieuses de Monsieur Marcel Bluwal — son « *Don Juan* », objet de tant de critiques complaisantes et d'admiration saugrenues — je les ai trouvées aussi mauvaises, aussi inacceptables qu'une cantate de Bach servant de partition aux improvisations agressives et digressives d'un ensemble de jazz ; un tableau de Cézanne reproduit en décalcomanie sur une assiette ; le sourire de la Joconde servant d'estampille au couvercle d'une boîte de camembert ! Ces interprétations, travesties, reposent sur de fondamentales incompréhensions. Elles révèlent un manque de culture et de goût, un primarisme intellectuel et esthétique affligeant, se donnant pour visage et pour excuse un esthétisme progressiste et une volonté de novation à tout prix, y compris celui du ridicule. Elles reposent toutes sur cette confusion entre deux arts ou plutôt deux moyens d'expression qui, en dépit des apparences, n'ont pas, je le répète, de commune mesure : le théâtre et le cinéma. Bien que fondés sur des données originelles communes, ils ont, et dès la naissance tardive du second, suivi des voies distinctes : le premier maintenant, tant bien que mal, ses traditions ; le second se frayant un chemin nouveau. On pourrait tenter une définition antithétique de leurs démarches respectives. Le théâtre déroule une action fictive avec des moyens réels. Le cinéma déroule une action réelle par des moyens fictifs. Dans la mesure où l'un et l'autre y réussit se mesurent leurs succès respectifs.

L'O.R.T.F., qui jusqu'ici n'a pas réussi à établir de programmes corrects et satisfaisants sur ses deux chaînes, si laborieusement et si coûteusement alimentées par une

armée de 12.000 fonctionnaires, tout un essaim de producteurs se disputant âprement morceaux ou miettes du gâteau que représente et symbolise si joliment la pièce montée circulaire de l'Avenue du Président Kennedy, cet O.R.T.F., dont le budget est un abîme où se perd la sagacité des décrypteurs professionnels, cet O.R.T.F., qui n'en est pas à une inconséquence près, s'emploie non moins laborieusement et non moins coûteusement à l'établissement d'une troisième chaîne. Alors que la S.N.C.F. a dès longtemps supprimé ses voitures de 3^e classe, l'O.R.T.F., prépare les siennes, en attendant la mise en circulation de fourgons à usage mixte : *hommes et chevaux*.

Des émissions sportives.

Dirais-je quelques mots à propos des émissions sportives à la télévision. Elles y occupent, par le chemin de l'actualité, une très grande place et ce n'est pas moi qui la leur chicanerai, bien au contraire. Je considère que les jeux athlétiques, qui tinrent dans la Grèce antique une si grande place, qui se déroulaient comme de véritables liturgies à des dates périodiques, provoquant le rassemblement, de tous les peuples grecs confédérés, peuvent et doivent avoir un rôle considérable dans la vie des sociétés modernes. Ces jeux rénovés, grâce à l'initiative du Baron de Coubertin, entraînant toutes les nations en une fraternelle compétition et redonnant à toutes les disciplines, dites sportives, une place considérable à la fois dans l'éducation de la jeunesse et dans la vie sociale, je considère que les sports et leur pratique sont, à la fois, une nécessité et un très beau spectacle, impliquant participation, émulation, initiation. Les seuls reproches que ces émissions puissent encourir ont trait à leur dosage, à leurs choix, à leur présentation, à leur commentaire et, comme tout le reste, à l'esprit dans lequel et selon lequel ce secteur de l'actualité peut être abordé, exploité, contrôlé.

Il y a la part faite au sport proprement dit, à toutes exhibitions, démonstrations, jeux et compétitions qu'il comporte. Et il y a celle faite aux sports prétendus, qui

n'en sont que la caricature : tous les sports mécaniques (j'en exclue, bien entendu, la bicyclette qui est un outil, non un engin et une machine automatisée) en particulier, le sport dit automobile, lequel est au sport ce que la publicité est à la littérature : un simple prétexte à développer des campagnes promotionnelles commerciales, dont les incidences et surtout les modalités sont devenues non seulement abusives mais totalement néfastes, contribuant à la création et à l'entretien de mythes aberrants ! Je me suis expliqué là-dessus bien des fois, ne serait-ce qu'en cette revue, et je continue à le faire dans une campagne incessante, menée contre les vitesses abusives et tous les excès d'une circulation mécanique, dont les conséquences les plus directes, les plus néfastes, sont les innombrables accidents de la route et leurs bilans catastrophiques sans cesse croissants, sans négliger les servitudes intolérables qu'elles font peser sur la vie individuelle et collective : bruit obsédant, rythme d'existence absurde en constante dissociation avec les rythmes biologiques, tension nerveuse, pollution atmosphérique, fétichisme mécanique, égocentrisme, mépris de la personne humaine... ; un des facteurs les plus évidents de régression spirituelle et culturelle, par substitution d'un but à un moyen, probablement le fléau majeur de notre civilisation industrielle et technologique, qui, avec le développement inconsidéré de l'aviation subsonique et supersonique, la conduira à sa perte, en une perspective déjà amorcée, selon des échéances qui ne sont pas si lointaines, de l'ordre de quelques décennies. Des prises de conscience commencent à s'opérer au niveau des plus hautes responsabilités dans la conduite des affaires de ce monde, mais il est déjà presque trop tard, et les coups de frein qu'il conviendrait de donner — ne fut-ce qu'en ce pays à la remorque après avoir été à l'avant-garde de la civilisation — risquent de provoquer des bouleversements socio-économiques sans précédent, tel le blocage en pleine course d'un bolide sur une autoroute surchargée.

Toute cette faune parasite doit être éliminée des rubriques sportives, autant que des simples journaux d'infor-

mation, où par surcroît, transgressant les règles impératives concernant la publicité au petit écran, les industriels de l'automobile, bénéficiant d'un traitement de faveur, ont droit gratuitement (du moins au regard de l'Office) à ces informations de circonstance, à ces séquences démonstratives, dans lesquelles sont présentés, vantés, en long et en large, leurs plus récents modèles, avec mise en évidence de leurs performances abusives et meurtrières (5). C'est une question à poser à la Direction de l'Office (6). Pourquoi tous les industriels français ne bénéficieraient-ils pas pour leurs promotions commerciales des mêmes complaisances gratuites au petit écran : cela pourrait aller du dernier gadget des arts ménagers ou du salon de la machine de bureau au plus ingénieux des accessoires de pêche à la ligne, en passant par les tondeuses autotractées, les machines à laver, les aspirateurs et les ouvre-boîtes ; et au même titre que la dernière-née de la Régie Renault, de Simca, de Citroën ou de Peugeot, que la présentation des collections de printemps, d'été et d'hiver de Pierre Cardin, de Courèges, de Christian Dior... des performances vocales de Mademoiselle Mireille Mathieu..., ou de l'exploitation en librairie des derniers fonds de tiroir de Monsieur Pierre Daninos... ?

Il y a de subtiles discriminations qui m'échappent et qui permettent, sans doute, de distinguer ce qui, dans les productions industrielles et commerciales, passent les intérêts privés pour s'élever au niveau de l'intérêt collectif et digne de la promotion nationale ? Je me demande ce que peuvent bien avoir de promotionnel, à ce niveau national, les quotidiennes et grotesques exhibitions à « *Midi trente* », « *Midi magazine* » « *Télé midi* » (cette émission méridienne, qui se cherche avec son titre : véritable collecteur d'égout de *la société de consommation et de loisir*) de chanteurs aphones, de mini-cabotins qui tentent d'exploiter un petit talent de société, — qui n'aurait jamais dû se produire hors des repas de noce et des banquets corporatifs, — au bénéfice des éditeurs de disque et des organisateurs de galas de sous-préfecture, plus que la présentation des enzymes gloutonnes, des in-

dispensables petits pois de la ménagère, du dindonneau du Père Dodu ? Arts et technique : c'est la réponse et l'excuse des Gaudissart de la rue Cognacq-Jay. Encore conviendrait-il de savoir où s'arrêtent l'art et la technique pour faire place à la combine ?

Mais il y aurait tant à dire, tant à écrire qu'il conviendrait d'y réserver plus d'un numéro entier de cette revue. Je constate simplement le niveau assez navrant, où se cantonnent les journalistes sportifs de la télévision, et leurs commentaires. Ils joignent, comme la plupart de leurs confrères de la presse d'information, à une superbe ignorance de la langue française une totale absence de culture générale, un ridicule esprit partisan et, pour tout dire, un manque de sportivité qui retire à leurs accablants bavardages tout intérêt pour le plus indulgent de leurs auditeurs. Là encore, je ne veux citer aucun nom, ils sont à la fois trop connus pour avoir besoin de cette publicité — parallèle — et complémentaire, trop insignifiants pour qu'il leur soit fait l'honneur d'une citation. Tout ce que je puis dire, c'est que là encore, à de très rares exceptions près (certains spécialistes, tels ceux du tennis, du foot-ball, de l'équitation, sont qualifiés et acceptables) tout est à reprendre, à remettre en place, avec le choix et la promotion des meilleurs, par une revalorisation de ce journalisme sportif, qui a de si médiocres représentants et qui requiert, cependant, la même ouverture d'esprit, la même culture générale, les mêmes compétences particulières, les mêmes critères dans l'appréciation des valeurs, que celui concernant toute autre manifestation d'activité humaine, sociale, intellectuelle, scientifique, artistique, culturelle... La pratique des sports, leur finalité individuelle et collective, les disciplines qu'ils mettent en jeu — à commencer par les plus hautes et les plus nobles que sont les jeux athlétique — exigent de la part de ceux qui prétendent s'en faire les promoteurs, les vulgarisateurs, des connaissances, des facultés critiques conduisant à une sélection positive et non à cette sélection à rebours et par le plus bas, qui paraît être de règle en une aussi belle profession.

F.-H. LEM.

(1) La tendance à l'extension progressive des écrans de projection cinématographique — panoramiques, cinémascopiques, semi-circulaires — est très significative à ce sujet, autant que la recherche de l'effet de relief dans les images.

(2) Les campagnes contre les **publicités parallèles** au petit écran, la création et l'action des commissions et missions parlementaires, leurs rapports rendus publics, la critique violente et généralisée dans la presse des structures, des programmes, des réalisations de l'Office, les sanctions déjà prises, les tentatives de réorganisation en cours, tout témoigne hautement de cette crise dès longtemps amorcée, du malaise si profondément ressenti par les usagers et par l'opinion.

(3) Il y a dans toutes les grandes administrations françaises, dans leur personnel, et surtout dans leur hiérarchie, des témoignages significatifs de ces strates successifs, résultant des promotions politiques faites par les régimes et partis qui se sont succédés au pouvoir. Nous assistons à un dépôt de sédiments gaullistes, qui prolongeront longtemps les séquelles d'un pouvoir déjà révolu, autant que ceux du Front populaire ont pu se manifester bien longtemps après son avènement éphémère.

(4) Je cite les chiffres donnés par M. J.-J. de Bresson, lors de son tête-à-tête avec la Presse, où ce magistrat, promu directeur général pour les besoins de la cause, manifesta toute l'étendue de son incompétence, de ses naïves ignorances à la tête de cet Etablissement public, dont le fonctionnement lui était complètement étranger.

(5) Il semble que de récentes instructions aient mis fin, au moins pour le moment, à ces pratiques abusives, indécentes, criminelles mêmes dans la mesure où elles ne contribuaient pas peu à accréditer dans l'opinion le **mythe meurtrier de l'Automobile et de la Vitesse à tout prix** : mythe auquel cèdent si complaisamment toutes nos Excellences responsables, et qui devront un jour rendre des comptes, pour avoir prolongé une guerre bien plus meurtrière et coûteuse que celles d'Indochine et d'Algérie ; en 1971 30.000 morts, 375.000 blessés !!!

(6) Ce qui a été fait, ne serait-ce que par mes soins.

ERRATA — Les retards de courrier n'ont pas permis de transcrire les corrections d'épreuves de mon précédent article : « *Sur Marcel Proust* ». Il convenait de lire : p. 61, ligne 9 ...*mnémotechniques*... ; p. 64, ligne 14 ...*à des degrés divers* ; p. 67, ligne 11 ...*méritant cette*... ; p. 70, ligne 21 ...*annaliste*... ; p. 70, 6^e et 5^e av. dern. ligne ... *Gomorrhe*..., ...*sexuelle*... ; p. 75, ligne 12 ...*George Painter*... ; p. 70 (7) 2^e ligne ...*ces cahiers*...

Milan Sufflay, idéologue Croate et philosophe Européen

« Toutes les nations occidentales y compris et surtout la Croatie doivent s'unir contre le danger communiste pour construire une Europe puissante et libre, soudée par une idéologie nouvelle, un ordre nouveau ».

(Général Luburic).

Après les récents événements qui ont eu lieu en Croatie et dont les répercussions seront énormes pour le futur de la « Yougoslavie », il nous a paru utile de souligner une fois de plus la similitude des combats nationalistes français et croate. A des kilomètres de distance, les oustachis comme les nationalistes Français luttent contre le Communisme et pour la Défense de l'Occident. C'est pourquoi nous insisterons dans ces pages sur l'occidentalisme de la Croatie en rappelant la figure d'un grand intellectuel croate, le Dr Milan Sufflay.

*
**

Après la 1^{re} Guerre Mondiale et les traités qui la conclurent à Versailles, la nation croate et la Croatie se

trouvèrent dans une situation tout à fait nouvelle. En effet, l'autonomie acquise au sein du grand Empire Austro-Hongrois était révolue, les Alliés mettaient en place une dictature serbe et créaient la Yougoslavie. Favorisée par l'autoritarisme du nouveau régime monarchiste, cette Yougoslavie vit immédiatement se développer une double offensive intellectuelle, avec d'un côté la pensée dite « yougoslaviste » et de l'autre la pensée croate appuyée très rapidement par un mouvement clandestin.

Au sein de cette « réaction » croate, l'œuvre principale est sans conteste celle du Professeur Milan Sufflay.

Historien, écrivain, philosophe, politicien et militant révolutionnaire, Sufflay est l'interprète fidèle de celui que l'on nomme encore à Zagreb, « le Père de la Patrie » le Dr A. Starcevic. Entre les deux guerres, il fut le chef de file incontesté de l'intelligentsia nationaliste croate et demeure un grand exemple pour les jeunes révolutionnaires d'aujourd'hui.

Pourquoi, s'étonnera-t-on, eut-il un tel impact ? La réponse est on ne peut plus claire : Sufflay était « the right man in the right place », il arrivait juste au moment où la Croatie avait besoin d'un homme supérieur, philosophe et historien de renommée internationale, « polyhistor moderne » pour reprendre les termes de l'un de ses laudateurs, le Professeur Tias Mortigjija.

Pour bien comprendre son œuvre il faut, pensons-nous, commencer par bien voir sa qualité d'historien pour considérer enfin sa qualité d'homme politique. Nous suivrons donc cette progression au cours du portrait succinct que nous proposons.

Voici d'abord une esquisse générale du personnage, en commençant par l'historien.

*
**

En étudiant l'histoire de son peuple, Sufflay arrive à la conclusion suivante : des êtres organiques, les Croates, ont vécu et travaillé dans un certain espace, liés par une communauté de sang et de culture. Qui sont-ils et quelles

sont leurs caractéristiques ? Procédant avec méthode, Sufflay va chercher les réponses à ces questions jusqu'aux sources les plus lointaines de la Transcarpathie pour en venir finalement à l'époque moderne. Dans son étude il donne une importance primordiale au Sang et à la Terre ainsi qu'au fondement de la substance physique et spirituelle de l'individu et de la communauté croates ; dans « Le sang et la terre croates » il reprend les thèses traditionnelles de l'un de ses pairs, M. Ferdo Sisic (Histoire des Croates à l'époque des souverains nationaux) ; dans un second travail à la gloire de l'historien Vjekoslav Klaić (Traits caractéristiques de la nation croate), Sufflay insiste sur deux grands thèmes : la race et la géopolitique.

Tel est brièvement l'itinéraire de l'historien M. Sufflay qui, grâce à une étude attentive du Passé et du Présent a peu à peu découvert l'organisme social croate. Or, il faut bien le dire, les problèmes qu'il soulignait dans les années 1920 sont toujours actuels comme le prouvent constamment depuis 1945 les crises qui ébranlent la « Yougoslavie » et spécialement la Croatie.

Mais de ces travaux universitaires Sufflay tira des conséquences pratiques et s'engagea dans la politique ; avec un extraordinaire entrain il formula une idéologie solide et élaborait un programme nationaliste. Sa profonde connaissance du Passé lui permit de saisir admirablement son époque et c'est ainsi qu'il quitta l'Histoire pour la politique.

Quitter n'est peut-être pas le terme exact puisque ses premières considérations politiques restent empruntées d'histoire, histoire dont il souligne la valeur permanente dans la politique et la vie nationale.

« Il ne peut y avoir ni individualité sans mémoire individuelle, ni conscience nationale sans mémoire collective, sans histoire nationale. L'histoire ne peut donc pas être une espèce de snobisme ou l'amusement de quelques savants, mais elle est l'impératif catégorique de la conscience nationale. L'historien qui développe le film du passé de sa nation est un rouage indispensable de l'or-

ganisme social. Il découvre ses traits caractéristiques et indique la route à prendre dans les moments les plus graves. Il peut transformer les forces latentes de sa nation en forces vivantes, ou bien accentuer ces dernières ».

Après ce panorama d'ensemble de Sufflay, nous allons souligner certains détails importants de son œuvre...

Né le 9 novembre 1879 à Lepoglava d'une famille de vieille noblesse, Sufflay est promu Docteur en Histoire en 1901 à l'Université de Zagreb et va poursuivre ses études à Vienne et Budapest. Professeur-adjoint au Musée National de Budapest de 1904 à 1908, il devient Professeur à Zagreb jusqu'en 1918. Après la guerre, il fait sa véritable entrée en politique.

Pendant ses trente premières années de travail scientifique, Sufflay a écrit une série d'ouvrages de valeur ; expert de l'Histoire des Balkans du Sud-Est européen et même de l'Asie (Hindoustan, Chine) il centra une part de ses recherches sur le passage de Zoroastre en Croatie...

Déjà son premier ouvrage, « La Croatie et les derniers efforts de l'empire oriental sous le sceptre des trois Kommen » révèle son talent ; mais parallèlement il collabore à plusieurs revues de renommée internationale et débute une œuvre énorme sur l'Albanie, « Acta et diplomata Albaniae », œuvre qu'il n'aura malheureusement pas le temps d'achever.

Partisan de l'école biologique évolutionniste, Sufflay expose ses idées sur la philosophie de l'histoire dans un essai capital intitulé « Directions nouvelles de l'Histoire moderne » ; il précise donc la philosophie de l'histoire croate basée sur une considération fondamentale : les Croates ont toujours vécu à la limite de l'Orient et de l'Occident, de l'Asie et de l'Europe.

« C'est ici, dans ce pays de confins que naquirent les granicars, gardes frontières, mot qui pour une longue période devint un synonyme de Croate. Sur le sol croate l'attrait exercé par l'Ouest est prépondérant. Cette influence occidentale caractérisera la nation croate pendant toutes les périodes suivantes. Les croates restèrent sur

le bord occidental du précipice qui sépare dans les Balkans deux mondes différents, précipice qui ne peut être ni couvert ni dissimulé par les herbes et les mousses... »

Par la suite, Sufflay insiste beaucoup sur la vocation des Croates comme « défenseurs de l'Occident blanc » ; Européen, il considère sa patrie comme l'avant-garde de l'Europe face aux forces asiatiques. Il écrit : « Les philosophes et tout Croate intelligent, dès qu'ils ont saisi cette vocation spéciale et historique, savent que le nationalisme croate signifie beaucoup plus que le nationalisme d'une autre nation quelconque située loin des confins. Le nationalisme croate étant plus utile à l'humanité, est supérieur au yougoslavisme intégral. Aussi longtemps que l'ancien abîme entre l'Orient méditerranéen et l'Occident existera, que le gouffre entre l'Asie et l'Europe s'élargira de plus en plus, que les Balkans par le canal byzantino-turc menaceront l'Europe comme cela s'est produit pendant 500 ans depuis le ^{xiv}^e siècle, le nationalisme croate ne signifiera pas uniquement l'amour de la patrie. Ce n'est point un patriotisme local, un patriotisme purement croate mais plutôt le dévouement pour l'Occident blanc tout entier ; aussi est-il essentiellement positif. Par conséquent, la cervelle des Croates, même celle des plus éclairés, devra écouter la voix du sang croate pour des motifs éthiques, supérieurs au nationalisme. Ici sur le bord des Balkans, sur les frontières qui séparent l'Orient et l'Occident, le catholicisme et la religion orthodoxe, la civilisation européenne et le barbarisme, — le mot Croate signifie non seulement une nation, mais aussi la civilisation elle-même. Les Croates, c'est le synonyme de tout ce que l'Occident a créé de beau et de bien ».

« Même si l'on démembrerait l'empire de Dusan pour créer des fédérations, ce serait une création purement balkanique. Dans le cadre de cette création, les Croates perdraient ce qui est le meilleur de tout leur être ; ils perdraient leur raison de lutter pour la civilisation occidentale et pour l'humanité. Tel serait le sort des Croates s'ils devaient rester dans une union collective avec les Serbes. Au lieu d'une telle union, le nationalisme croate exige, comme un postulat que le feu tout pur, occidental

et antibalkanique du Croatisme soit gardé et attisé... C'est auprès de ce feu que viendront se réchauffer même les aventuriers croates qui, presque engourdis par la gelée serbe et la glace russe, retourneront à coup sûr de leurs excursions balkaniques... La nation croate comme membre du vaste empire de la civilisation peut à juste titre s'élever contre toute oppression. Et, si ceci ne peut se faire autrement, alors elle s'adressera à l'Occident : Occidentem appello.

Voici les directives qui vont entraîner Sufflay dans l'opposition politique ; il va donner son aide à la première émigration croate qui lutte contre le yougoslavisme serbe et sera inculpé de haute trahison... « pour avoir essayé de reconstruire l'état de Tomislav » (sic). Défendu entre autres avocats par le Dr Ante Pavelic, Sufflay est finalement condamné le 6 août 1921 à 2 ans et 1/2 de prison ferme (purgés à la prison de Mitrovica). Au cours de son procès, Sufflay s'est montré très loquace profitant de son temps de parole pour faire d'importantes déclarations. Voici quelques citations de son plaidoyer : « Tel qui connaît la genèse de l'histoire croate connaît aussi la mémoire nationale. L'histoire de nos ancêtres se trouve amoncelée dans la conscience des individus, et l'ensemble des consciences des individus constitue la conscience collective de la nation. L'histoire politique n'est point le jeu de quelques individus, mais l'impératif de la mémoire nationale. Celui qui connaît l'histoire sait que l'idée yougoslave n'est rien en comparaison de la puissante conscience nationale des Serbes ; purifiée par la guerre d'indépendance centenaire. Le Monténégro est resté au niveau de formation des familles médiévales, il ne s'est pas encore élevé jusqu'à la conscience serbe, pour ne pas parler de la conscience yougoslave qui s'y est superposée. Même en Croatie, l'idée yougoslave n'est qu'une croûte toute mince, sous laquelle bout le volcan national croate. Il ne fallait qu'un geste pour que l'éruption survienne. Le voici ; elle est survenue ».

« Autrefois, les élections enthousiastes de l'ancienne Croatie, sous le régime des bans, répandirent l'éclat de l'histoire croate, la religion de nos ancêtres, la culture

occidentale, la conscience classique du droit, tout cela bien planté dans l'âme de plusieurs millions d'individus, paysans croates. Ça je l'ai su et senti d'avance, étant moi-même un atome, sensible de mon peuple. Si le sentiment croate est un crime, si le désir de l'indépendance nationale, la pensée seule d'un Etat Croate est un péché, alors je suis coupable. Mais ce sentiment, ce désir, cette pensée, cette foi, vivent dans la nation croate tout entière, elle les a fait exprimer par les députés de la Croatie des bans. Les autorités qui m'accusent pourront gagner ce procès contre moi, mais elles le perdront devant le tribunal de l'Europe, puisqu'elles poursuivent la nation croate...

Dès sa sortie de prison, et bien que très affaibli, Sufflay reprend le combat en se présentant aux élections sous l'étiquette du parti « du droit croate », célèbre parti séparatiste présidé par le Dr Ante Pavelic. De plus il travaille à l'affermissement de la doctrine nationaliste croate et publie en avril 1924 un essai intitulé « Radic, Bethlen et Mussolini » où il dit en substance : « Il n'existe pas une idée de l'avenir qui puisse avoir la force du passé aux yeux de la nation. Il faut maintenir la continuité car autrement le chaos sera inévitable et la réussite manquée. Radic lui-même agissait de cette façon quand il entreprit ses réformes et constitua sa république de paysans sur les bases du nationalisme et de l'état croate, en acceptant les idées de Starcevic. L'idée du droit croate a étroitement lié entre eux les paysans croates qui forment désormais une phalange indestructible ».

Après l'assassinat de Radic en plein parlement, Sufflay prend l'entière direction des jeunes croates ; c'est l'époque où Sufflay est cité par ses contemporains comme l'écrivain le plus important de la Croatie, loué au même titre que le Docteur Ante Pavelic et Lukas (Matica Hrvatska).

Mais en 1926, le roi fantoche décide la dissolution immédiate de tous les partis politiques et va jusqu'à interdire le mot même de Croatie. C'est alors que les patrio-

tes décident de s'engager dans une résistance clandestine et quasiment militaire au sein du mouvement révolutionnaire USTASA fondé par Pavelic. L'USTASA mène une grande action dans le pays et Sufflay participe activement au combat ; grâce à ses relations internationales (Einstein, J. Tharaud...) et à sa réputation mondiale, il accomplit un gigantesque travail de propagande.

Par ailleurs il poursuit ses études scientifiques qui le conduisent fréquemment en Albanie au grand dam de la police secrète qui s'inquiète de ses allées et venues. Bien que surveillé, c'est lors d'un bref séjour à Zagreb qu'il sera assassiné lui aussi le 19 février 1931, rue Dalmatinska par des inconnus à propos desquels la police ne jugea pas utile d'ouvrir même un semblant d'enquête. La mort de Sufflay provoqua une grande tristesse en Croatie et renforça la détermination de l'USTASA, alors qu'elle suscitait à Belgrade une grande satisfaction comme le souligne cette phrase extraite du livre d'un certain D. Radošević : « Sufflay a été englouti par le brouillard d'une nuit sombre, alors qu'il s'occupait de ses sombres affaires ».

De cette rapide étude nous avons bien dégagé le portrait d'un idéologue éminent du nationalisme croate, mais aussi de l'idée européenne des Croates, deux notions qu'il avait su réunir puis mettre en pratique au sein de l'USTASA.

Européen cultivé, Sufflay pensait que le nationalisme n'était pas une simple option politique mais un véritable devoir. Parti de la grande idée européenne, il s'est intéressé au cas spécial et concret de son peuple, et a pu rajeunir l'ancienne idée politique croate, lui donner un nouveau contenu, un fondement modernisé. C'est là la quintessence de son œuvre.

Tel qu'il nous apparaît maintenant, Sufflay demeure un phare non seulement pour les Croates qui continuent à se battre, mais aussi pour tous les nationalistes, pour tous les Européens.

M. RENDULIC.

Références :

Tias Mortigjija « Milan Sufflay ».

Nemanoff « Le problème croate » (Revue Française 1939).

Stjepan Hefer « Liberté et Droit d'autodétermination pour la Croatie ».

Archives de l'Union des Croates de France (Ujedinjeni Hrvati Francuzke).

Hiérarchie et égalité

Je dois d'abord adresser un remerciement sincère à Philippe Loubet pour son article sur mon livre *Le soulèvement des hommes*. Il nous a donné ce que nous avons réclamé depuis longtemps : une discussion sérieuse sur notre position idéologique et programmatique. Trop longtemps, nous sommes restés dans un monde qui appartient au passé. Trop longtemps, nous nous sommes occupés à commenter des idéologies dépassées et des œuvres classiques. Je ne veux pas dire par cela que nous devions rompre nos liaisons avec le passé. Mais nous devons imaginer des positions nouvelles adaptées aux temps modernes.

Philippe Loubet, dans son article, a posé le problème des hiérarchies et de l'égalité. « Rien n'est plus indéfini, plus flasque, que les notions d'objectivité et de respect des idées d'autrui ». Indéfini et flasque, oui, je suis d'accord. Mais on pourrait aussi faire une autre formule : « Rien n'est plus indéfini, plus flasque, que la notion d'une universelle hiérarchie des êtres et des choses ». Quelle hiérarchie ? Il y en a beaucoup. Si nous voulons éviter de nous engager dans une discussion incompréhensible pour ceux qui ne sont pas des philosophes et des linguistes professionnels, nous sommes obligés de nous servir de notions qui ne sont pas toujours tant précises que nous désirerions.

S'il s'agit de l'objectivité, il faut constater qu'elle est toujours incomplète. C'est une vérité banale que nous ne connaissons pas les faits, tels qu'ils sont. Nous les connaissons seulement, tels qu'ils se sont présentés par l'intermédiaire de nos sens imparfaits. Mais cela ne nous donne pas la permission de nous retirer sur une position purement subjectiviste. J'avoue volontiers que la civilisation aujourd'hui dominante, est exclusivement basée sur le mythe d'une objectivité plus métaphysique que scientifique. Mais nous ne devons pas, pour cette raison, passer d'un extrême à l'autre, d'un objectivisme total à un subjectivisme aussi total. Ce qui nous manque aujourd'hui, c'est l'équilibre entre la science et la foi, entre l'empirisme intellectuel et l'imagination créatrice. Ce n'est pas ni la thèse ni l'antithèse qu'il faut trouver. C'est la synthèse.

Et c'est au même principe que nous devons nous tenir, s'il s'agit du problème de la hiérarchie et de l'égalité. Permettez-moi ici un instant de discussion linguistique. Le mot « égalité » correspond à plusieurs mots dans la langue allemande : Gleichheit, Gleichberechtigung und Gleichwert. « Gleichheit » signifie d'abord « similitude » mais le mot est aussi employé dans le sens d'égalité. « Gleichberechtigung » signifie les mêmes possibilités de se développer et d'obtenir une position correspondant aux ambitions et à la capacité de chacun. « Gleichwert » a un sens moral : le mot est proche de la notion chrétienne : chacun a la même valeur devant Dieu. Il est aussi proche de certaines conceptions nationalistes : l'égalité des compatriotes s'explique par des droits communs et des devoirs communs.

Dans la conception démocratique, la notion d'égalité est souvent employée dans le sens de similitude. C'est pourquoi l'égalitarisme démocratique appartient aux idées plus absurdes de notre temps. Il est vrai que les défenseurs de la démocratie pressés dans une discussion, refusent l'emploi du mot « égalité » comme synonyme de « similitude ». Ils se retirent dans un brouillard de phrases, en disant qu'il s'agit des mots symboliques. Mais dans la pratique de la démocratie, on agit

néanmoins, comme si l'égalité et la similitude étaient la même chose. La conception des élections démocratiques est basée, sans aucun doute, sur l'hypothèse que tous les hommes sont pareils.

Si j'ai utilisé dans mon livre des expressions qui peuvent être traduites en français par le mot d'égalité, il ne s'agit pas là d'une égalité analogue à la similitude. J'ai souligné plusieurs fois qu'une société sans classes ne peut pas fonctionner sans une hiérarchie nationale. Mais j'ai bien marqué la différence entre une hiérarchie nationale et une classe privilégiée. « La révolution est le remplacement d'une hiérarchie par une autre ». La hiérarchie nationale doit être un ensemble de responsabilités nécessaires pour le fonctionnement de la nation et exercées par des représentants de tous les groupes sociaux. Une classe privilégiée, au contraire, est un groupe exclusif qui a accumulé des droits et des avantages spéciaux au dépens de la nation sans s'acquitter des charges correspondant à leurs avantages. Une hiérarchie nationale peut se transformer progressivement dans une classe privilégiée. Au bout d'un tel processus, la situation est mûre pour une nouvelle révolution.

Je suis, donc, d'accord avec Philippe Loubet : la vie est basée sur un principe aristocratique. Mais il y a une différence fondamentale entre un développement mécanique et même organique et un développement dirigé par la volonté consciente de l'homme et par conséquent dominé ou influencé par les idées morales, politiques ou religieuses de l'homme.

L'égalité dans le système corporatif — si nous voulons utiliser ce mot — a un autre sens que dans la démocratie. Le corporatisme donne naissance à un ordre hiérarchique : l'entreprise, les sous-corporations, les corporations, le conseil national des corporations. Le principe égalitaire signifie dans ce système que non seulement un chef d'entreprise ou un spécialiste de haute formation, mais aussi un ouvrier, un paysan, un employé de magasin, un petit commerçant peuvent se trouver comme représentant de leur activité au sommet de la nation.

Ce n'est pas l'appartenance à un certain groupe social qui ouvre la porte à l'avancement social, mais la capacité, l'activité personnelle. J'ai essayé de rendre compréhensible la synthèse entre l'égalitarisme et le hiérarchisme dans mon livre par un exemple assez connu : il y a une grande différence entre la position hiérarchique d'un colonel et d'un lieutenant, mais sur le plan social, ils sont égaux. C'est le principe qui a servi à constituer les corps d'officiers qu'on doit appliquer en construisant une société sans classes.

Je sais bien que nous avons besoin de plus d'une génération pour arriver au but, pour briser le schéma social de la société de classes et pour éliminer les préjugés qui la dirigent. Et je sais bien que c'est la même chose, si nous élargissons la vue de la nation au monde, s'il s'agit d'une vie juste des peuples et des races. La science génétique ne nous peut pas encore donner de connaissances assez exactes pour pouvoir constater si les différences du niveau intellectuel entre les races sont un produit de l'héritage biologique ou une conséquence du milieu. Nous savons, cependant, aujourd'hui, qu'une sous-alimentation pendant la première enfance baisse automatiquement le niveau d'intelligence pour le reste de la vie. Il faudrait donc établir dans le monde un ordre qui assure à chacun une subsistance suffisante, avant de pouvoir faire une comparaison définitive entre les peuples et les races. Un représentant du gouvernement sud-africain m'a dit un jour : « Nous ne pouvons pas prouver que les noirs, en ayant la même alimentation et la même éducation que nous, auront le même niveau d'intelligence, mais nous agissons comme si cela était déjà prouvé ». L'égalité des peuples et des races dans le monde entier est aujourd'hui une utopie, bien sûr, mais ce sont des utopies qui conduisent l'évolution historique ; sans utopies l'humanité en serait encore à l'âge de pierre. L'égalité des peuples et des races est un but pour l'avenir, qui est en accord avec notre foi nationaliste. Nous pouvons avoir un exemple de cette conception nationaliste si nous comparons la colonisation italienne en Ethiopie et la colonisation anglaise en Afrique, aux In-

des et au Canada français. Un colonel suédois qui a organisé après la guerre l'armée de l'empereur Haïlé Sélassié, a admis ouvertement que les Italiens, pendant quatre ans, ont fait plus pour augmenter le niveau de la vie matériel et culturel des Ethiopiens que les Anglais dans leurs colonies pendant un siècle. C'est la morale de solidarité du nationalisme contre le principe ou la praxis d'exploitation de la démocratie libérale-capitaliste qui s'exprime dans cette comparaison.

Il faut séparer les problèmes idéologiques des problèmes de la politique actuelle, comme il faut séparer le dessin d'architecture du dessein d'ingénieur. L'idéologie doit être un guide vers l'avenir, tandis que la politique actuelle doit chercher les méthodes, les mesures, les réformes qui, adaptées à des conditions données, servent la réalisation progressive des objectifs idéologiques. Le pragmatisme est la doctrine d'un administrateur. L'idéologie est la doctrine d'un chef créateur. Nous avons besoin de tous les deux. Nous avons besoin d'un échange continu entre les réalités présentes et les idées dirigeantes.

« L'histoire a vu en tous temps triompher le droit du plus fort. Le gangster peut triompher de l'homme qui agit conformément aux lois, et aux principes moraux qui dominent la société. Cependant, la raison de l'homme s'est toujours opposée à ce règne de la loi de jungle. Il a créé la justice. Il a construit l'Etat pour assurer la sécurité. Le plus fort fut Néron, le plus fort fut Djingis Khan, le plus fort fut Staline. Mais nous n'acceptons pas le règne de Néron, le règne de Staline. Nous avons besoin de l'homme respecte la loi et, soit fidèle à une certaine morale. On ne peut en même temps proclamer la loi de la jungle et aboutir à une vue vraiment noble de la société et du monde. On ne peut pas en même temps réclamer une véritable éducation esthétique et morale et nier la possibilité réelle de surmonter les castes. La situation actuelle aux Indes nous donne la preuve qu'un ordre de castes peut aboutir à une dégénération définitive. Il faut par conséquent créer un ordre social qui place au sommet les hommes dont nous avons

besoin, mais, en même temps, il faut donner à chacun la dignité humaine sans laquelle il risque de perdre le respect de soi-même.

Si ces points de vue voisins de certains idéaux démocratiques, il faut souligner que nous ne sommes pas l'antithèse de la démocratie. Nous avons toujours décrit notre position comme la synthèse des idées et des courants du passé et de ceux d'aujourd'hui. Si j'ai souligné avec une certaine force quelques points de vue égalitaires, je l'ai fait pour éviter un développement des forces nationalistes vers les rêveries historiques, hors des réalités modernes, dans les salons des monarchistes, des bonapartistes et des émigrants aristocratiques de la Russie pré-communiste.

S'il s'agit du rôle des grands hommes dans l'histoire, je suis entièrement d'accord avec Philippe Loubet. Mais il y a aussi un rôle des masses. Pour citer Esaias Tegner, un des poètes les plus connus de la Suède : « Le maréchal seul ne gagne pas la bataille ; ce sont les soldats qui lui la gagnent ». L'homme de la rue a toujours été dépendant des autorités. C'est un fait que l'on ne peut pas changer. Mais l'homme fort dépend aussi de l'homme de la rue. Il n'y a aucun système qui a essayé d'endoctriner les masses autant que le communisme. Mais la révolte de Budapest et la résistance de Prague nous ont montré que l'homme de la rue, même quand il n'a plus aucun pouvoir politique peut réagir malgré l'endoctrinement : il n'est donc pas une matière inerte entre les mains des hommes au pouvoir.

On ouvre des portes ouvertes quand on me demande, si j'ai fermé les yeux devant les phénomènes de décadence de l'art moderne. L'art moderne est, comme j'ai écrit, une expression authentique de la situation actuelle. Cette situation est une situation décadente. Mais il est néanmoins meilleur d'avoir un art qui reflète ainsi la décadence du temps qu'un art d'épigones qui repère mécaniquement les formes et les motifs d'un temps passé, et qui n'a aucune possibilité de se renouveler. A partir de l'art moderne, malgré ses traits de dégénération, malgré

ses absurdités, malgré son impuissance à créer des formes adéquates, un art nouveau, profond et créateur peut un jour, peut-être, se développer. Mais un art d'épignes tel que celui qui exista pendant les derniers siècles de l'antiquité, signale toujours la chute d'une civilisation. Ou — en tous cas — la fin d'une époque.

Une condition indispensable d'un renouvellement européen est un réarmement moral. « Nous avons besoin de l'étincelle qui enflamme, de chefs pleins de courage et d'imagination... Il nous faut une rénovation morale, une rupture avec le matérialisme, un saut hardi dans le nouveau, l'inconnu ». C'est Philippe Loubet qui cite ce passage. Mais plus loin, il écrit : « De même l'auteur n'insiste pas sur la nécessité d'une rénovation morale ». C'est pour moi une affirmation incompréhensible. J'ai décrit le corporatisme comme l'expression sociale et économique d'une attitude morale. J'ai décrit l'Etat comme l'incarnation de la morale. Ma critique antimarxiste est basée sur le rôle décisif de la morale. La morale c'est pour moi l'accord de l'action avec la doctrine, l'accord de la vie avec la foi. La morale n'est pas un système de tabous. Elle est un impératif. Elle est le sacrifice, le combat, la force dynamique de la civilisation. Je suis progressiste parce que l'histoire nous demande d'avancer. C'est pourquoi je combat le capitalisme, la démocratie, le communisme. Ils appartiennent tous au passé. C'est l'avenir qui compte.

Per ENGDAHL.

CHRONIQUE DU MOIS

LES OPERATIONS AU VIETNAM

Il est devenu clair que la grande offensive de Printemps du Général Giap est un échec. Après avoir annoncé pendant des semaines que l'armée sud-vietnamienne était en déroute et que les communistes allaient prendre Hué, voire Saigon, la « Grande Presse se voit contrainte de reconnaître que les « Troupes toujours victorieuses » de Vo Nguyen Giap, non seulement ne progressent plus mais lâchent peu à peu le terrain si durement conquis.

Pour bien comprendre les raisons de ce brutal revirement, il importe d'analyser les buts poursuivis par le Nord-Vietnam, lors du déclenchement de « l'Offensive Finale ».

Le Plan de Giap.

Dans une première phase, dix divisions d'élite nord-vietnamiennes dont les fameuses 304, 308 et 324, celles de Dien Bien Phu) devaient attaquer sur trois points vitaux les forces sud-vietnamiennes :

1° L'attaque sur Quang-Tri et Hué, au travers de la Zone Démilitarisée avait pour buts d'écraser le I^{er} Corps d'Armée Sud-Vietnamienne, de prendre la vieille ville impériale de Hué et d'assurer au Gouvernement Révolutionnaire Provisoire une assise territoriale ;

2° La ruée sur les Hauts-Plateaux et la chute de Koutum et Pleiku devaient couper en deux le Sud-Vietnamien et rendre impossible toute tentative de dégagement de Hué, en faisant peser une menace permanente sur les arrières des forces nationalistes engagées dans la Région Nord (l'ancien

lieu Qhu V — Zone Régionale V — du Viet-Minh, durant la première guerre d'Indochine).

3° L'attaque contre An-Loc était, elle, une offensive de diversion qui, par une menace concrète contre Saigon, devait affoler le Gouvernement du Général Thieu et l'amener à dégarnir dangereusement les points vitaux pour tenter de protéger à tout prix sa capitale.

Une fois les meilleures unités sud-vietnamiennes écrasées ou éparpillées par les offensives communistes, les derniers groupes vietcongs et des divisions nord-vietnamiennes restées en réserve (spécialement les 312^e et 316^e Divisions stationnées au Laos, dans les zones aux mains du Pathet Lao et des Nord-Vietnamiens) devaient prendre le contrôle des campagnes, dégarnies par les retraits des forces de Saigon.

L'effondrement généralisé du Régime de Thieu pouvait alors être légitimement escompté, même si les Américains lançaient de spectaculaires raids aériens, pour réagir devant la défaite imminente.

Le scénario ainsi conçu paraissait parfaitement logique et pouvait faire croire au succès. La preuve est maintenant faite qu'il a à peu près totalement échoué. Il importe donc d'analyser les erreurs de Giap pour bien apprécier l'importance de ce tournant de la II^e Guerre d'Indochine.

Les erreurs de Giap.

Le plan de Giap était basé sur un postulat discutable : l'effondrement assuré de l'armée sud-vietnamienne considérée comme incapable de faire face au Corps de Bataille de la République Démocratique du Nord-Vietnam (R.D.V.N.), les fameux « CHU LUC ». Pour parvenir à ce résultat, Giap avait misé sur l'emploi intensif d'un armement plus moderne que celui mis par les Américains à la disposition de l'armée nationaliste. Les Russes (pour le matériel lourd) et les Chinois (pour l'armement léger) avaient fait un effort considérable :

— Canons de 130 mm., tirant à 30 kilomètres alors (que que les canons sud-vietnamiens ont une portée ne dépassant pas 20 kilomètres) ;

— Chars T 54 et T 55, beaucoup plus efficaces que les chars M 24 et M 41 sudvietnamiens ;

— Chars amphibies légers PT 76, sans équivalents au Sud-Vietnam ;

— Nombreux MIG 19 et MIG 21 devant assurer une couverture aérienne minima.

Tout ce matériel était destiné à écraser en quelques jours les Sud-Vietnamiens ; dans ce cas une extraordinaire confusion se serait produite dans leurs rangs et les troupes communistes se seraient littéralement collées contre les unités nationalistes, afin de réduire au maximum l'efficacité des bombardements aériens américains.

Giap avait tout misé sur cette confusion. C'est là la vraie cause de sa défaite.

Placées en terrain découvert, amenant avec elles artillerie lourde et chars d'assaut, les divisions nord-vietnamiennes devenaient très vulnérables aux assauts de l'aviation. Malgré une dotation accrue en D.CA. et en fusées sol-air Sam II et Sam III, il leur était impossible d'éviter un épouvantable matraquage. Les U.S.A., comme c'était du reste à prévoir, concentrèrent une formidable force aérienne (dont 200 B 52, sur les 380 aux Strategic Air Command) qui entreprit d'anéantir les lignes de communication et de ravitaillement de Giap, et, bientôt, les blindés et les soldats se ruant à l'attaque des positions des Sud-Vietnamiens.

En 70 jours, l'armée de Giap, qui avait engagé environ 180.000 hommes d'élite, a eu 30.000 morts et un nombre encore plus grand de blessés, ce qui équivaut à la mise hors de combat de 50 % du Corps de Bataille. Or Giap a sacrifié 30 % de son Chu-Luc à Dien Bien Phu pour parvenir à la victoire totale sur les soldats du Corps Expéditionnaire et des Thaïs et Vietnamiens de la garnison du Camp Retranché. Pour des pertes encore plus accablantes, Giap n'a obtenu que des succès éphémères : An-Loc et Kontum sont pratiquement dégagées et la reprise de Quang-Tri commence à devenir une possibilité envisageable.

Pourquoi Giap a-t-il commis une erreur si grave ?

Il est de bon ton en Occident de tenir Giap pour une sorte de Génie Militaire Universel, impossible à vaincre. Thème fréquemment défendu en France, ce qui est humain : Giap ayant vaincu nos généraux, il était tentant d'en faire un surhomme.

Ce n'est pourtant pas le cas : Giap est, certes, un excellent général, bon stratège et remarquable organisateur, mais, déjà, la première guerre d'Indochine avait montré sa capacité à surestimer ses chances :

— L'offensive générale (« la III^e Phase ») qu'il lança après nos désastres de Cao-Bang et de Lang-Son, était prématurée et son obstination à relancer les attaques vers le delta tonkinois faillit amener au désastre son armée qui perdit une bonne partie des divisions nouvellement formées en Chine Populaire.

Depuis lors, cet « aventurisme » militaire de Giap s'est manifesté d'une façon éclatante (sauf aux yeux des « Penseurs » Occidentaux), lors de la Grande Offensive du Têt, en janvier-février 1968. Croyant amener ainsi un soulèvement général de la population et un effondrement du dispositif militaire américano-vietnamein, Giap lança dans la bataille toutes les forces du Vietcong (qui en mourût, ou peu s'en faut), non seulement militaires mais aussi civiles. Pour la première fois, la sacro-sainte O.P.A. (Organisation Politico-Administrative) était mise à jour pour prendre le Pouvoir... et se voyait écrasée par la contre-offensive massive des forces alliées.

Cette désastreuse initiative de Giap est la vraie raison de la réussite de la « Vietnamisation » de la guerre par l'Administration Nixon. Le Vietcong, exsangue, a pu être contenu puis traqué par la seule armée sud-vietnamienne, tandis que les soldats américains partaient les uns après les autres.

Giap a cru pouvoir écraser la Vietnamisation en lançant dans la bataille ses divisions d'élite. Il pouvait croire que l'armée sud-vietnamienne qui, avant 1968, n'arrivait pas à faire face au Vietcong et aux troupes Nord-Vietnamiennes infiltrées, malgré l'appui de 650.000 soldats alliés, s'écroulerait, en 1972, devant l'assaut de l'armée régulière de la R.D.V.N. Il ne s'était pas rendu compte que ses adversaires avaient

changé, que le départ des Américains avait donné crédit au Nationalisme Sud-Vietnamien, que de nombreuses unités d'élite existaient pour défendre le Sud-Vietnam.

Il n'est pas dit que cette colossale erreur de jugement ne va pas écourter la carrière de Giap, car ce genre d'échec n'est pas facilement pardonné par l'impitoyable direction du Lao-Dong (P.C. du Nord-Vietnam).

Un succès pour l'Occident.

La défense héroïque de Kontum et d'An-Loc, les contre-attaques des Marines Sud-Vietnamiens le long de la rivière My-Chanh, en direction de Quang-Tri montrent que le vent a tourné. Les victoires de l'armée nationaliste du Vietnam sont un succès important pour l'Occident tout entier. Au moment où l'influence soviétique marque des points en Asie en s'infiltrant dans l'Océan Indien, le coup d'arrêt donné à l'offensive de Giap montre qu'un verrou solide existe en Asie du Sud-Est grâce à la vaillante armée de la République du Vietnam.

UN PARTI POUR LA DROITE NATIONALE

Le Congrès d'*Ordre Nouveau*, tenu le 10 et 11 juin 1972 à Paris a montré que l'Opposition Nationale avait enfin son Parti. Tous les observateurs, y compris les moins bienveillants, ont été frappés par le sérieux et l'intérêt des débats. Les 400 délégués ont adopté à une très large majorité une motion visant à la constitution d'un Front National pour les élections de 1973. Ce Front National doit regrouper tous ceux qui veulent faire sortir notre famille politique de son ghetto afin de lui faire jouer un véritable rôle politique. D'ores et déjà, *Ordre Nouveau* va lancer dans la bataille électorale une centaine de candidats, tandis que d'autres candidats non membres du mouvement, se sont déjà faits connaître (Pierre Thurotte des Comités Populaires, Roger Holeindre, etc...). L'objectif prioritaire est de rassembler le maximum possible de candidatures afin que le Front National apparaisse implanté sur l'ensemble du territoire.

Il faut faire en France ce qui a été brillamment réussi en Italie : constituer une Droite Nationale puissante et organisée. A ce propos, il est très important que de nombreux membres de la Restauration Nationale envisagent de participer à ce Front National, malgré les excommunications de Pierre Debray qui veut constituer un Front Patriotique avec les gaullistes de gauche et les maoïstes ! Entre le Front « Patriotique » de « la Cause du Peuple » et d'Yves Le Tac, chef des barbouzes, et le Front National, il est évident que les nationalistes authentiques de la Restauration Nationale auront tôt fait de choisir.

La constitution de la Droite Nationale passe, en effet, prioritairement, par un accord franc et durable entre tous les nationalistes. Il serait ridicule que des nationaux fort loin des positions nationalistes acceptent (comme c'est le cas) de collaborer franchement au sein du Front National avec *Ordre Nouveau*, et que des nationalistes idéologiquement beaucoup plus proches n'acceptent pas cette collaboration.

Le Front National n'avait d'ailleurs pas à être un simple rassemblement électoral, mais va avoir pour mission de structurer les axes d'intervention des Nationaux dans les milieux les plus divers (petits commerçants et artisans, paysans, cadres, anciens combattants, rapatriés, etc..).

De même, le Front Uni de Soutien au Sud-Vietnam reprend-il son activité afin de populariser en France la juste lutte du peuple vietnamien en guerre pour la défense de son indépendance nationale.

Une nouvelle étape s'ouvre pour l'Opposition Nationale ; pour la première fois depuis 1965, elle va participer massivement à une compétition électorale. On peut noter que, cette fois-ci, elle s'y engage d'une façon beaucoup plus claire et logique. Ce n'est pas autour d'un nom, si prestigieux soit-il, que les nationaux se rassemblent, c'est autour d'une cause, la leur, et c'est infiniment mieux comme cela.

A PROPOS D'UN ATTENTAT

François Brigneau, rédacteur en chef de *Minute* et membre du Conseil National d'Ordre Nouveau, a été victime d'un attentat. C'est miracle que lui ou un membre de sa famille

n'aient pas été grièvement blessés ou tués par une bombe déposée devant le portail de sa villa. Un éboueur nord-africain a été atrocement mutilé par l'explosion (une main arrachée, un bras presque complètement arraché, les deux yeux atteints avec une cécité quasi certaine).

Les hérauts de la conscience universelle qui, dix ans après, continuent à pleurer sur le sort de Delphine Renard, blessée par « les assassins fascistes de l'O.A.S. », sont, cette fois-ci, restés muets.

Les journaux ont consacré... 4 lignes microscopiques à l'attentat... sans le condamner ! (sauf *l'Aurore* et *le Méridional*). Si un « fasciste » avait giflé Jean Daniel, l'événement aurait eu droit à la première page. Si un éboueur nord-africain avait reçu un coup de poing d'un nationaliste, « le crime raciste » aurait, lui aussi, droit à la première page.

Mais comme il s'agit de Brigneau et que le nord-africain a été blessé par les gauchistes, l'indignation est inutile.

On peut juger, une fois de plus, de la bonne foi des tenants de la dite *Conscience*.

F. DUPRAT.

CHRONIQUE DES LIVRES

RENE DE LACHARRIERE

LA DIVAGATION DE LA PENSEE POLITIQUE

(P.U.F.)

Un silence à peu près total a accompagné la parution de ce livre. Sans doute sa publication dans une collection universitaire qui n'est pas toujours d'un abord facile n'a-t-elle pas contribué à sa notoriété. Mais surtout ce livre en forme de pamphlet qui n'exclut pas la réflexion prend le contre-pied des préjugés qui obscurcissent la pensée politique moderne, trace des lignes de forces au milieu de la confusion et offre une lecture assez tonifiante. Son analyse du fascisme en particulier, quoique contestable par son caractère systématique, ne manque pas de pertinence et mérite au moins d'être discutée.

René de Lacharrière s'affirme démocrate, mais il prend ses distances à l'égard du libéralisme et du système représentatif en condamnant l'oligarchie parlementaire. Son modèle est Rousseau et il affirme, sans crainte de choquer, que « l'histoire des idées politiques pourrait commencer au XVIII^e siècle sans perdre beaucoup » et qu'elle « pourrait également, s'y arrêter avec avantage ».

A vrai dire, sa méfiance envers les philosophies politiques, sa référence constante au bon sens, même la plus grossière, et son admiration pour Robespierre et la Convention ne permettent guère de cerner clairement les propositions politiques de l'auteur. Il prétend surtout restreindre le plus possible le champ d'action de la politique. Il veut débarrasser la politique des scories théologiques, philosophiques et métaphysiques qui l'ont encombrée à mesure qu'elle a assumé le rôle joué autrefois par la religion. En ce sens, sa réflexion constitue une rigoureuse démythification des catégories politiques actuelles. L'auteur analyse en particulier les liens noués

entre la politique et la mort, la politique offrant une issue à l'angoisse de l'homme face à la mort, que la religion en recul n'est plus capable de conforter. « La socialisation de Dieu » opérée par le marxisme est ainsi mise en lumière : l'histoire est sanctifiée dans la perspective déjà établie par Hegel, et l'humanité assume le rôle de Dieu, tandis que les ruses de la dialectique tentent d'expliquer et de justifier les voies tortueuses de l'histoire pour parvenir à la société sans classes.

Le fascisme résoudrait le problème de la mort en la mettant directement dans son jeu : la « complicité de la mort » serait un de ses atouts essentiels. L'auteur n'a pas de mal à démontrer par l'absurde le caractère hautement fantaisiste, plus passionné que raisonné, des interprétations existentialistes, marxistes ou pseudo-freudiennes du fascisme. L'interprétation de l'auteur, qui ne se départ pas toujours des préjugés bien-pensants, a au moins le mérite de l'originalité et d'une certaine profondeur. Cultivant les valeurs guerrières, le fascisme substituerait la mort du combattant à la mort naturelle et transformerait « la fatalité la plus oppressante en une éventualité presque joyeuse ». Exploitant les virtualités guerrières qui sont en chacun, le fascisme ouvrirait à tous la voie des « hiérarchies vraies », celles que crée l'affrontement du danger, et en tirerait son caractère à la fois aristocratique et populaire. L'esthétique de l'état, dont l'auteur montre qu'elle est l'apanage du fascisme, découlerait aussi de cette éthique guerrière.

Ces remarques sont souvent justifiées encore qu'elles tombent dans le travers du « psychologique » que l'auteur dénonce par ailleurs chez Sartre : on se refuse encore à donner au fascisme une dimension politique. Il est vrai que le fascisme s'est fait gloire de mépriser la conception étriquée que les démocrates se font de la politique, et que la politique fasciste englobe une vision à la fois historique, éthique et esthétique. Mais on peut se demander si l'auteur ne considère pas comme l'essence du fascisme ce qui lui est en réalité le plus contingent, le plus lié aux circonstances historiques : une certaine nostalgie de la guerre, la militarisation de la vie politique (qui était d'ailleurs loin d'être l'apanage du fascisme). Il ne suffit pas de porter des bottes et un uni-

forme, et de défiler en rang, pour être fasciste. Les valeurs qui se sont incarnés historiquement dans le fascisme italien ou le national-socialisme allemand peuvent se matérialiser sous des formes différentes. Le fascisme n'est pas une forme vide, mais une philosophie politique qui revêt des aspects divers dans l'espace et dans le temps.

A coup sûr, l'homme fasciste ne méprise pas les valeurs héroïques qui se sont manifestées dans le combat. Mais le sacrifice, le dépassement de soi peuvent s'épanouir dans d'autres tâches que celles de la guerre.

Il n'est pas sans intérêt que l'auteur éprouve manifestement quelque difficulté à proposer une utilisation conforme à ses vues démocratiques du « cortège des passions vacantes » qui accompagnent la mort et la guerre. La pêche à la ligne ou la moto constituent sans doute de louables occupations, mais on ne voit pas comment elles pourraient faire obstacle au fascisme. En tout cas, prenons acte de l'amère constatation faite par l'auteur qui laisse quelque espoir au fascisme : « Il faut bien constater : d'une part, que les pseudo-démocraties libérales ont fait de la politique une chose basse et déplaisante ; d'autre part, que le communisme n'offre à l'encontre dans l'alternative classique, qu'une révolte prosaïque et revêche ».

Jusqu'à présent, seul le fascisme a permis de sortir de cette alternative.

Luc TIRENNE

LES WAFFEN SS,

par Henri LANDEMER-BALLAND

Le livre de Henri Landemer sur les Waffen SS possède les mêmes qualités et les mêmes défauts que nous avons déjà soulignés dans les volumes précédents de la collection consacrée aux corps d'élite.

Le style est attrayant, la présentation est agréable et comprend de nombreuses photographies, l'intérêt du récit ne se dément pas jusqu'à la dernière page. Après avoir fait un rapide historique de l'Ordre Noir, l'auteur retrace quelques-unes

des nombreuses batailles où fut engagée la Waffen SS depuis la Pologne jusqu'à la défense de Berlin par les Volontaires français aux derniers jours du Reich.

Cependant, l'information historique elle-même est un peu insuffisante, ce qui tient au style adopté par la collection. Ce livre n'offre pas, en effet, une histoire globale de la Waffen SS, mais seulement une évocation, d'ailleurs assez fidèle. Jamais l'auteur n'étudie, par exemple, les rapports de la Waffen SS avec la Wehrmacht, mais ce sont toujours des faits concrets ou des anecdotes qui donnent le ton. Ce sont des images, souvent fort belles, qui se succèdent, des personnages hauts en couleurs qui apparaissent au fil des pages. L'auteur sait incontestablement restituer une atmosphère, broser un portrait, dégager une psychologie tout en apportant certains éléments d'information qui ne sont pas dénués d'intérêt. Signalons en particulier l'annexe où l'on trouvera une bibliographie, une énumération des grades de la Waffen SS, les combats et insignes des divisions SS, et la biographie de leurs principaux officiers (qui se trouve également dans le livre de F. Duprat sur les SS).

Même s'il reste un peu incomplet sur le plan historique, l'ouvrage n'est pas moins passionnant par l'aperçu souvent chaleureux qu'il donne de l'épopée européenne de la Waffen SS.

Luc TIRENNE

Jean DANIELOU, « Pourquoi l'Eglise », Editions Fayard (collection « Le Signe ») 180 pages.

La religion catholique vit-elle maintenant ses derniers jours ? le temps de la mort de Dieu est-il arrivé ? L'histoire nous enseigne périodiquement que l'orgueil humain écarte de ses préoccupations tout ce qui est divin pour ne tenir compte que de valeurs purement humaines : une espèce de matérialisme chronique. Le modernisme déjà dénoncé par Pie X semble trouver un nouveau souffle, trouvant dans le camp des philosophies athées des complices intéressés.

Le cardinal Jean Daniélou répond aux attaques des uns et aux inquiétudes des autres. Dans le respect des Saintes Ecritures et de l'enseignement traditionnel du Magistère Suprême, il dénonce les hérétiques, persuade les incrédules et rassure les peureux. Si le conflit auquel nous assistons n'est pas nou-

veau, il contient cependant aujourd'hui un élément dont il nous faut bien tenir compte : les iconoclastes se sont introduits dans l'Eglise de Dieu et les rangs de ses défenseurs. Le combat doit donc être mené sur deux fronts : repousser les assauts du dehors et éliminer au-dedans les espions de Satan. Prenons l'exemple de ces pseudo-défenseurs de la pauvreté chrétienne, du « retour aux sources » : Ils ne se rendent pas compte ou feignent d'ignorer, qu'il y a eu « une expression du christianisme au niveau même de la civilisation. Or cette chrétienté, d'une part est en crise, mais, plus profondément, est contestée dans sa valeur même (et) pour de nombreux chrétiens d'aujourd'hui, l'idée même de chrétienté apparaît définitivement périmée ». Sous prétexte de redécouvrir la pureté des institutions originelles, on s'en prend au sacerdoce et au caractère divin du ministère pour déboucher inévitablement la sociologie, la psychanalyse ou la politique au rabais.

Ce fameux dialogue avec le monde qui sert de prétexte à certains pour tout chambarder, l'Eglise ne l'ignore pas comme du reste elle ne l'a jamais ignoré. Mais à la différence de ce que veulent les chambardeurs, le progrès matériel n'est pas la finalité de l'Eglise et l'auteur rappelle justement qu'il existe deux autres niveaux : « Celui de l'animation spirituelle de la cité terrestre » et enfin « celui où l'Eglise se pose dans son essence même qui est de conduire les hommes à leur vocation surnaturelle ». Celui qui n'admet pas cette triple vocation est dans l'erreur car l'Eglise est une et son enseignement n'est pas une de ces philosophies souffrant la discussion, surtout lorsqu'elle est le fait de sophistes. Il n'y a qu'une Eglise : « Celle qui ne sépare pas l'Institution de l'Esprit ».

Au milieu des chamailleries doctrinales qui sentent le schisme et l'hérésie, Jean Daniélou conserve la tête froide, rappelant les vérités essentielles tout en ne ménageant pas les faux docteurs. Par la rigueur de son raisonnement et la précision avec laquelle il démolit les théories modernistes, son livre sera toujours d'actualité car il est un argument de référence.

Jean-Paul ROUDEAU

Publié sous la direction de Henry COSTON, « **Dictionnaire de la Politique Française** » (tome 2), La Librairie Française, 782 pages.

« Qu'on se le tienne pour dit : dans notre équipe, aucun n'est coutumier de l'encensoir réciproque. Notre seule règle : une objectivité intransigeante en totale indépendance ».

Ecrire un dictionnaire de la politique française ne doit pas être un travail de tout repos pour ceux qui le composent et

l'écrivent, surtout si l'on connaît la crainte de certains de voir leur nom inscrit dans ces colonnes qui étalent les retournements de veste, les mensonges ou les hypocrisies. Mais on y trouve également les amitiés fidèles et le respect des promesses faites autre part que dans des préaux de campagnes électorales. Le dictionnaire de M. Coston n'est donc pas un quelconque répertoire, une espèce de liste froide et anonyme des vivants et des morts mais une œuvre de passion, un ouvrage qui a pour seul impératif cette « objectivité intransigeante » dont il est parlé dans la préface.

Après avoir consulté plusieurs fois le premier tome avec un très grand profit, je craignais que, avec ce deuxième volume, l'intérêt ne s'émuoussât et que nous n'ayions plus alors, comme cela arrive hélas trop souvent chez des écrivains ayant trouvé un bon filon, qu'une répétition essoufflée des précédents. Il n'en est rien. Les reports à des articles du premier tome sont très rares et n'apportent dans tous les cas que des informations nouvelles. Il faut donc les lire comme étant une suite.

Ce premier volume ayant été édité il y a quelque cinq ou six ans (1), les événements depuis lors ne manquent pas qui puissent expliquer à eux seuls le passionnant intérêt du deuxième. Depuis, il y a eu en effet 1968 et ses suites avec la prolifération de comités de défense de toutes les espèces, de mouvements et de « fronts ». J'ai l'impression que Henry Coston a rassemblé et recensé tout ce que la France compte aujourd'hui de groupes dits gauchistes. S'il en existe d'autres c'est que leurs artisans sont au nombre de deux ou trois complotant en silence au fond d'une cave. L'auteur passe au crible la nature de ces bandes protégées par une publicité bien organisée et grassement financée, une presse complaisante et quelques politiciens ou écrivains au rancart, qui trouvent là l'occasion de se consoler de leur crépuscule.

Mais depuis 1968, il y a eu également la naissance ou la renaissance de plusieurs courants nationaux dont « Ordre Nouveau » est l'une des réalités riches de promesses. Le fait que sa dissolution ait été « fréquemment demandée par les gauchistes, les communistes » et l'inévitable pétitionnaire qu'est le M.R.A.P. est assez significatif. L'opposition affichée n'est qu'illusion : vieux révolutionnaires et jeunes trublions ne sont que des technocrates de la vengeance politique. Tous les mouvements ou partis nationaux sont longuement évoqués. Tout ce qui est utile à leurs connaissances est rappelé, qu'il s'agisse de leur histoire, des noms de leurs animateurs ou dirigeants, des programmes politiques et sociaux.

(1) Henry Coston nous précise que le premier volume ayant eu un tel succès il a été obligé de le rééditer à peine trois ans après la première édition.

Et puis il y a les hommes. Ceux d'abord dont on parle toujours parce qu'ils ont réussi ce tour de force, ou plutôt possèdent cette hypocrisie si bien admise aujourd'hui et qui consiste à sacrifier ses anciennes amitiés à sa fortune. Ils sont nombreux et Henry Coston, preuves à l'appui, nous en donne une longue liste : celle de ces vainqueurs arrogants qui vivent toujours dans la crainte que l'on raconte leur passé. J'imagine avec plaisir le sourire crispé de ces quelques-uns qui liront leur biographie politique et les extraits de quelques discours qu'ils ont prononcés en d'autres temps. Mais il y a aussi les noms de tous les anonymes, de ces héros oubliés — on fait tout depuis vingt-cinq ans pour qu'ils le soient — et ceux des inévitables victimes de César. C'est nous rappeler, si besoin en était, que les gens sincères et honnêtes ne font pas long feu dans notre société.

A moins de consacrer autant de pages que ce dictionnaire n'en a, il est impossible de dire tout ce qu'il contient. J'affirmerai seulement qu'il est l'instrument indispensable à la connaissance de notre société politique.

Jean-Paul ROUDEAU

Jean DUTOURD, « **Le Paradoxe du Critique, suivi de Sept Saisons** », Editions Flammarion, 413 pages.

Jean Dutourd a rassemblé dans cet ouvrage les articles quotidiens de critique dramatique qu'il a écrit pendant sept ans pour « France-Soir ». Une longue préface nous explique avec humour le paradoxe du critique et les difficultés qui existent lorsqu'il s'agit de porter un jugement sur des œuvres lancées en pâture à un public peu économe aujourd'hui de ses deniers et confondant trop souvent talent, voire génie, avec politique (de gauche naturellement) et snobisme. « Juger de l'art au point de vue de la politique est la même chose que d'en juger au point de vue de la morale. L'une comme l'autre divise le monde en deux, selon les idées et les mœurs du moment : d'un côté les bons qui pensent bien, de l'autre les méchants qui pensent mal. »

Nous sommes bien loin maintenant du tableau de Dautan intitulé « Entracte à une première de la Comédie Française » dont parle M. Dutourd. Je me souviens en avoir regardé une reproduction dans quelque manuel de littérature du style Lanson. Le spectacle charmant d'alors « donné par des gens d'esprit » est devenu un « lugubre patronage laïc, une pièce naïvement progressiste ânonné par des amateurs ».

Si l'on en croit Jean Dutourd, le métier de critique dramatique n'est pas de tout repos. Il suffit d'ailleurs de lire ses articles pour se rendre compte qu'il vécut rarement le meilleur et eût à supporter la plupart du temps le pire, qu'il

s'agisse de la qualité du texte ou de celle des acteurs. Il est en effet incroyable ce que les gens peuvent écrire et ce que le théâtre peut collectionner d'auteurs inconnus. Il est peut-être possible que je sois d'une ignorance crasse, mais il y a une bonne vingtaine d'auteurs cités dont je n'avais jamais entendu parler.

Ceci étant dit, Jean Dutourd possède cet art difficile de vous faire rire en racontant pourquoi il s'est ennuyé pendant deux heures. L'article qu'il a écrit au moment de la représentation d' « Œdipe Roi » est un modèle du genre. Séduit, amusé ou déçu, il n'a jamais peur des mots pour exprimer ses sentiments, dénonçant sans cesse la sottise envahissante de certaines pièces dites à thèse ou à message, qui font florès depuis quelques années... et où tout le monde bâille ou se trémousse sur des bancs de bois dans une salle qui ressemble à un garage.

Jean Dutourd nous raconte dans « Le paradoxe du critique » que l'article qu'il écrivait juste après être sorti de la salle correspondait à la discussion entre spectateurs, entre ces échanges de vues entre amis. « Sept Saisons » nous en donnent la preuve. Tous ces articles sont pleins de joie, d'humour caustique ou de dépit. Il s'agit d'un livre à ne pas manquer et qui réservera de joyeux moments à ceux qui le liront.

Jean-Paul ROUDEAU

Jacques ISORNI, « Philippe Pétain » (tome I), Editions La Table Ronde, 490 pages.

Le nom de Jacques Isorni est constamment associé à celui du Maréchal Pétain. Il fut son avocat ; il reste son brillant défenseur. Son dernier ouvrage risque de faire du bruit et il est réconfortant de constater que, de plus en plus, les auteurs qui traitent du problème les auteurs abandonnent les imageries d'Epinal pour travailler en historiens. Jacques Isorni est de ceux-là. Le souci de la vérité qui a dû l'animer en écrivant ce livre se devine à travers l'incroyable quantité de lettres, de documents de tous ordres qu'il a étudiés et analysés ; le nombre de témoignages qu'il a entendus et la patience qu'il a fallue pour décortiquer tous ces matériaux. C'est un chef-d'œuvre de travail qu'eût apprécié le Maréchal, cet amoureux de l'effort utile et de l'œuvre bien faite.

Jacques Isorni nous raconte Philippe Pétain, nous dévoile et explique certains aspects jusqu'ici ignorés de sa vie privée et publique. Ces deux aspects d'une vie, contrairement aux faces de Janus, ne s'ignorent pas mais se conjuguent et influent pareillement sur le comportement. Il est impossible de

résumer ce livre capital : nous pouvons tout au plus présenter quelques passages et donner une impression d'ensemble.

Une certaine publicité a été faite il y a quelques semaines à la publication par diverses revues de la correspondance échangée avant guerre entre De Gaulle et Pétain. Dans un récent numéro d'un hebdomadaire qui participait à cette activité d'un bon rapport financier, Maître Isorni a apporté quelques précisions sur les relations personnelles entre l'élève turbulent et le maître patient et sage. Le problème n'est bien sûr pas escamoté dans son livre et le défenseur de Pétain montre très bien, pour qui sait lire, que le rescapé de Londres n'était alors qu'un jeune loup sans scrupule, faisant feu de tous bois pourvu que ses agissements flattent sa vanité. Profitant de l'estime que lui portait le maréchal Pétain, De Gaulle en profitera sans vergogne, jusqu'au point où l'utilisation qu'il en fera sentira très vite le fumier. Ceux qui connaissent la suite des aventures de ce triste héros ne s'étonneront donc pas de ses agissements futurs.

Une autre période peu connue de la vie publique du Maréchal Pétain que Jacques Isorni nous explique, est celle de l'ambassade du vainqueur de Verdun auprès du Général Franco. Etant donné ce que fut la politique du gouvernement de Front Populaire, tout en restant d'ailleurs politiquement hypocrite dans sa neutralité, la mission confiée n'apparaissait pas au départ des plus faciles. Le choix porté sur « l'illustre soldat » (1) montrait bien toutes les erreurs de jugement politique qu'il convenait de vite rattraper. Si, par la suite, certains essayèrent de ternir les résultats positifs de sa mission, je ne pourrais que citer cette phrase de Serrano Suner : « Ce fut lui, lui seul, qui sut conquérir notre sympathie, malgré le souvenir encore chaud, et difficilement oubliable, de l'attitude de son pays ».

Je suis persuadé que les générations à venir se référeront constamment à cette ouvrage comme vont le faire les contemporains de cette histoire. A partir de ce livre, personne ne manquera de dénoncer vingt-cinq années de mensonges, d'idolâtrie outrancière ou d'attaques perfides. Espérons que les lecteurs d'aujourd'hui comprendront enfin que l'Histoire est étrangère aux passions partisans.

Jean-Paul ROUDEAU

(1) « L'Humanité » du 24 mars 1939.

Le Gérant : Maurice BARDECHE.

Imp. H. DEVE et C^{ie}, Evreux - N° d'Imprimeur : 1055

Vient de Paraître

LES SEPT COULEURS, 68, rue de Vaugirard, Paris (6^e)

Julius EVOLA

**Les hommes
au milieu
des ruines**

Le célèbre essai politique du grand philosophe italien, présenté pour la première fois au public français.

Un volume in-8^o carré de 256 pages

Prix : 22,50 F HT

Vient de paraître

François DUPRAT

L'ASCENSION DU M. S. I.

Movimento Sociale Italiano

Une étude très complète sur le M.S.I.
par le meilleur spécialiste de l'extrême-droite italienne

un volume in-8^o couronne 180 pages 15 F H.T.

Les Sept Couleurs, 68, rue de Vaugirard, Paris (6^e)

SUR DEMANDE A DEFENSE DE L'OCCIDENT,

13, rue des Montibœufs, Paris (20^e)

Les numéros spéciaux de « Défense de l'Occident » :

L'Épuration (1957) : nos 39-40 de notre 1^{re} série

L'Heure des paysans (1963) n° 34 de notre 2^e série

La Jeunesse (1964) : nos 39-40 de notre 2^e série

Drames et problèmes de l'Afrique (1965) : nos 53-54 de notre 2^e série

Où mène le gaullisme (1967) : nos 59-60 de notre 2^e série

L'Aggression israélienne et les conséquences (1967) : n° 64 de notre 2^e série

Les Nouveaux communistes (1968) : n° 68 de notre 2^e série

Le Rideau de fer bouge (1968) : n° 72 de notre 2^e série

La Comédie de la révolution (1968) : n° 73 de notre 2^e série

Les Fascismes inconnus (1969) : n° 81 de notre 2^e série

Le Fascisme dans le monde (1970) : nos 91-92 de notre 2^e série

Prix du numéro : F 9,00

Vient de paraître

Un numéro spécial de l'Elite Européenne

**" ESSAI DE SYNTHÈSE
POUR UN NEO-FASCISME "**

Diffusion C.D.P.U., 32, rue Verdi, 06-NICE

Prix de vente : 5 F. Par 10 : 3 F (port compris)

Prochain numéro : « JEUNE NATION »
